

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centins par an.

CADIEUX & DEROME, EDITEURS-PROPRIÉTAIRES, 1603 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

LA FAMILLE

RÉGÉNÉRÉE

SUR LE MODÈLE DE LA FAMILLE DE NAZARETH

JESUS, MARIE, JOSEPH

OU

ENTRETIENS

Sur les Invocations à la sainte Famille

PAR

Le R. P. J. MARIN, rédemptoriste

1 fort vol. in-12.....Prix : 88 cts

PRÉFACE.

On parle beaucoup, en notre temps, d'améliorer le sort du peuple, et la question ouvrière fait l'objet des préoccupations d'une foule d'esprits, qui tous recherchent avec ardeur les moyens de la résoudre efficacement. On demande à la philosophie, à l'économie politique, à la science, la solution du problème social. La philosophie, l'économie politique, la science, sont ici impuissantes; elles n'engendrent que de sèches théories, des phrases sonores et des illusions qui aboutissent à de cruels et effrayants mécomptes.

Des bouches autorisées l'ont proclamé : pour remédier au mal, il faut aller à la racine, il faut faire disparaître l'antagonisme des classes sociales qui n'est au fond qu'un secret orgueil. C'est là une des grandes plaies de la société contemporaine. Sous son action dissolvante, les liens les plus sacrés sont relâchés; la guerre est partout : entre le patron et l'ouvrier, entre le capital et le travail, entre le riche et le pauvre, entre les gouvernants et les gouvernés.

Or, cette guerre commence au foyer domestique, entre l'époux et l'épouse, entre le père et ses enfants; c'est là donc qu'il faut porter avant tout le remède, en réformant la famille.

Mais comment s'y prendre pour opérer cette réforme? C'est de proposer la sainte famille de l'Homme-Dieu, pour modèle. A l'école de la famille de Nazareth, tous, hommes et femmes, parents et enfants, supérieurs et inférieurs, patrons et ouvriers, iront apprendre à s'aimer les uns les autres, à se dévouer les uns pour les autres. On verra alors refluer l'esprit de charité qui a brillé d'un si vif éclat à l'origine du christianisme, et qui faisait dire : "La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme."

Nous avons, pour appuyer cette opinion, l'autorité du vicaire de Jésus-Christ, du souverain pontife Léon XIII. Dans un bref, adressé le 5 avril 1880, à un Père rédemptoriste, directeur d'une

association de la Sainte-Famille à Limerick, en Irlande, et à ses associés, le Pape s'est ainsi exprimé :

" De même que l'orgueil, qui commence par l'apostasie de Dieu et est la source de tout péché, fit, dès l'origine, la guerre au ciel et apporta la mort et les maux sans fin sur la terre, ainsi, de nos jours, il paraît soupirer avidement après la dissolution de l'ordre social en détruisant dans ses fondements toute autorité divine et humaine. Comme il engagea nos premiers parents à manger du fruit défendu par ces paroles : Vous serez comme des dieux; ainsi, de nos jours, en faisant briller les promesses de liberté illimitée, de plaisirs et de richesses, il excite le peuple au renversement total de tout ordre, il exalte son esprit et enflamme ses passions à un tel degré que, pour le retenir et le calmer et lui faire adopter de plus sages conseils, aucun pouvoir ne serait assez fort hormis le pouvoir divin seul.

" C'est pourquoi, pour obtenir ce changement beaucoup plus sublime que tout prodige de l'ordre naturel, rien ne pourrait être imaginé de plus opportun que la dévotion spéciale de la Sainte-Famille, qui, passé quelques années, fut introduite avec tant de fruit parmi les Belges, et qui a été recommandée dans les termes les plus forts par les évêques et par le Saint-Siège lui-même. En effet, pendant que, dans cette très sainte Famille vous voyez briller d'une manière admirable l'exemple de toutes les vertus qui sont directement contraires aux horribles désordres de notre âge, en même temps, par son culte spécial vous allez vers la source véritable de tout pouvoir et de tout ordre; et vous le faites précisément par l'entremise de ceux à qui, comme étant les plus aimés de tous les habitants du ciel, Dieu a principalement confié les trésors de sa miséricorde. Votre sodalité expérimente évidemment les précieux effets de cette dévotion depuis que, à raison des attentats et des machinations de l'iniquité, qui grandissent journellement en violence, elle devrait avoir décliné, tandis qu'au contraire on la voit s'accroître de plus en plus, tellement que, dans votre contrée seule, elle compte soixante-cinq mille membres, et a la satisfaction de voir, parmi eux, tous les vices déracinés, les bonnes mœurs fleurir, la piété nourrie, la charité fraternelle accrue et la tranquillité parfaite restaurée là où les flots du désordre s'élevaient auparavant.

" Allez donc à Marie, chers fils, allez à Joseph, et amenez-en d'autres avec vous, pour procurer le salut des âmes de vos frères en danger. Augmentez de tout votre pouvoir l'honneur que vous avez conquis à la sainte religion, par vos succès extraordinaires, et qui ont provoqué l'éloge de vos ennemis mêmes. Montrez, par l'éclat de vos bonnes œuvres, qu'il n'y a pas de remède plus efficace, pour calmer l'état troublé de la société, que l'influence de la religion catholique, et que la tranquillité ne saurait être autrement restaurée que par l'obéissance due à Dieu et à l'autorité légitime, et par la charité mutuelle. Puisse Dieu faire prospérer votre grande œuvre d'amour pour la gloire de son Eglise, le bonheur

de votre pays, le salut des âmes et pour votre propre couronne ! "

Les événements de 1886 sont venus confirmer ces augustes paroles.

A l'occasion de la crise industrielle et commerciale qui sévit dans le monde entier, des grèves surgirent parmi les ouvriers de tous les pays, de l'Amérique aussi bien que de l'Europe.

La Belgique ne put se soustraire à ce mouvement séditionnel. Poussés par des meneurs socialistes, les ouvriers belges du pays de Liège et du Hainaut, sous prétexte de diminution de salaire, se soulevèrent. Ils ne se contentèrent pas de réclamer près de leurs patrons et des autorités compétentes, ils se livrèrent à de vrais pillages. Ils saccagèrent des magasins, brûlèrent des châteaux et des usines, et durent être maîtrisés par la force armée.

Mais où eurent lieu ces troubles et ces excès regrettables? Dans les centres industriels, là où la religion est décriée ou oubliée; là où l'ouvrier ne remplit plus ses devoirs religieux, ne fait plus ses pâques, ne va plus à la messe le dimanche; là enfin où le cabaret a remplacé l'église. Ailleurs, au contraire, où la religion fleurit, où les associations pieuses sont établies et fréquentées, des tentatives d'émeute échouèrent honteusement. Nous n'en citerons qu'un exemple, qui suffira.

Un journal catholique, le *Courrier du Limbourg*, faisant allusion aux désordres qui, comme un écho des troubles de Liège, menagèrent d'éclater à Maestricht, s'exprime en ces termes : " Le fait se passe au mois d'avril 1886. Un soir donc, la ville de Maestricht, ordinairement si calme, fut mise en émoi par quelques hommes, portant pour enseigne le drapeau rouge, et ayant pour clairon le cliquetis des vitres, volant en morceaux sous une pluie de pierres. En un mot, on voulait sonder le terrain. — et ces "rouges" ont trouvé que Maestricht n'est pas encore mûr pour la grève, pour la révolte.—Voilà le fait.

" Savez-vous, à présent, à qui le peuple de Maestricht doit le bonheur de ne pas assister aux scènes sauvages qui se sont passées, il y a quelques jours, chez son premier voisin? A qui? — Aux gendarmes? Mais est-ce que Liège n'avait pas ses braves gendarmes? Est-ce que Charleroi n'avait pas ses défenseurs? A l'armée, à la garde civique? Mais n'avez-vous pas vu Seraing, Lize, Jemeppe et tant d'autres localités gardées par les troupes, et, malgré cette force armée, la grève grondait comme une lionne blessée.

" Qui donc, Maestricht, qui donc a arrêté dans ton enceinte le bras armé de l'ouvrier en grève? qui?

" Accompagnez-moi, je vous montrerai votre sauveur. Voyez-vous, là-bas, cette église gothique à la flèche élancée? Là, j'ai vu entrer des centaines de pères de famille. Les derniers accents d'un cantique, en l'honneur du Dieu eucharistique, s'étaient perdus dans la nef, lorsque je vis s'avancer un prêtre. Il monta en chaire, et y développa, en termes clairs, simples, mais profondément sentis, les devoirs que ses auditeurs

avaient à remplir comme pères, comme ouvriers, comme citoyens.

" C'est grâce à ce prêtre que l'ouvrier a résisté aux accents séducteurs de ses compagnons de misère. — Messieurs, et vous aussi, Mesdames, saluez en ce prêtre l'ange tutélaire de Maestricht. — A côté de ce sauveur, je vois s'avancer une armée d'hommes, de femmes, de jeunes gens. A leur tête, marche leur général, un général en soutane.

" Le général et sa pieuse cohorte marchent sous la protection de la plus sainte des familles : la famille trois fois bénie de Nazareth, — Jésus, Marie, Joseph.

" Encore une fois, Mesdames, Messieurs, inclinez-vous devant ce prêtre; grâce à ses leçons, grâce à ses sacrifices, il a fait de ces hommes, de ces mères de famille, de ces jeunes gens, une armée du Christ, — et cette armée, lorsque la trompette entonnait le chant de la révolte, a tourné le dos aux séducteurs en leur montrant sa bannière : Jésus, Marie, Joseph."

Un autre journal catholique, le *Courrier de Beuxelles*, qui rapporte ce fait dans son numéro du 1er mai 1886, ajoute : " Notre confrère a raison. On peut affirmer sans aucune crainte d'être démenti, que si à Liège, à Seraing, à Charleroi et ailleurs, tous les ouvriers avaient fait partie de la pieuse association de la Sainte-Famille, la Belgique n'aurait pas eu à traverser la crise sociale d'où elle est à peine sortie. L'ouvrier touché par le catholicisme, est le seul qui donne de sérieuses garanties pour le maintien de l'ordre."

Qui ne comprend, après cela, que c'est rendre un service à la société que de lui faire connaître la sainte famille de Nazareth, modèle des familles chrétiennes et des membres de cette Association?

Le plan de l'écrit que nous entreprenons, est simple et naturel. Nous suivons, pas à pas, la famille, dans son histoire générale, et dans sa vie intime de chaque jour, avant de lui rappeler les leçons que lui donne son modèle tout céleste, la sainte famille de Nazareth. En voici, du reste, les grandes lignes :

Fondée à l'origine des choses, dans le paradis terrestre, la famille a été dégradée par le péché originel qui a souillé ses membres, Adam et Eve. — Cette dégradation s'est accrue de plus en plus chaque jour, durant quatre mille ans, et n'a cessé qu'à la venue du Rédempteur promis à Adam et à sa race.

Avec le Rédempteur, Dieu suscita une famille nouvelle, une sainte famille, qui va restaurer la famille dégradée. Et comment se fera cette régénération?

Ce qui avait contribué à l'abaissement de la famille ancienne, c'était le sensualisme, c'était en même temps le despotisme. Le sensualisme avait engendré la polygamie, la répudiation et le divorce; le despotisme avait produit la tyrannie de l'époux, la servitude de la femme et le meurtre de l'enfant.

La sainte famille remédie à ces maux. Comment cela? Par la sainteté de ses membres et la douceur des rapports des époux entre eux, et des parents avec l'enfant.

Mais quel est le fondement de la fa-

mille ? c'est le mariage. Plus saint est le mariage, plus sainte sera la famille. Or, pour obtenir un saint mariage, il faut, avant tout, s'y préparer par l'innocence et la vertu, à l'exemple de Marie et de Joseph.

Ainsi préparés, les époux sont capables de supporter les souffrances qui sont attachées à cet état de vie, et de surmonter les dangers qu'on y rencontre ; c'est ce que l'on voit dans la sainte famille.

La famille a ses joies qu'il faut sanctifier ; elle passe par diverses situations de trouble ou de paix, auxquelles il faut savoir s'accommoder, comme le firent si bien Marie et Joseph.

Il y a surtout, dans la famille, des devoirs à remplir ; devoirs généraux envers Dieu, envers la famille, envers soi-même : c'est l'observation de la loi de Dieu et de la loi de l'Eglise ; c'est l'esprit de famille ou le dévouement ; c'est la concorde. En tous ces points, Jésus, Marie, Joseph, sont nos modèles.

Il y a les devoirs particuliers à accomplir : devoirs de l'époux et du père ; devoirs de l'épouse et de la mère ; devoirs de supérieur et d'inférieur. Jésus, Marie et Joseph remplirent parfaitement tous ces devoirs.

La famille doit faire plus que son devoir, elle doit travailler à sa perfection par la pratique des vertus : vertu de pénitence qui répare les fautes ; vertu de travail qui prémunit contre le péché et assure l'existence ; vertu de détachement des honneurs, des richesses et des plaisirs, qui conduit à Dieu. Jésus, Marie et Joseph ont pratiqué ces vertus.

Ornée de vertus, la famille devient une sainte famille, à l'exemple de celle de Nazareth.

Pour arriver à la sainteté il faut à la famille, outre des modèles à imiter, des protecteurs au ciel, par qui elle obtiendra les grâces de Dieu. Elle les trouve dans les augustes personnes de Jésus, Marie, Joseph. Par eux, la famille peut obtenir tous les secours, et spécialement l'esprit de vie intérieure et l'esprit de famille.

Voilà autant de vérités intéressantes que nous nous proposons de développer, aidé des lumières d'en haut et de l'expérience acquise par l'étude et la direction, pendant de longues années, d'une association de la Sainte-Famille.

Daignent les saints et puissants personnages qui composent la sainte famille, Jésus, Marie, Joseph, bénir ce modeste travail entrepris uniquement dans le but de les faire connaître, aimer, imiter et honorer de plus en plus par tous les chrétiens, et spécialement par les associés de la Sainte-Famille, et d'être utile à ceux qui les dirigent !

PREMIER ENTRETIEN.

LA FAMILLE.

Dicit quoque Dominus Deus: Non est bonum esse hominem solum, faciamus ei adiutorium simile sibi.
Le Seigneur Dieu dit aussi : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui un aide semblable à lui. (Gen., I, 18).

Rien de plus beau que la création de l'homme telle qu'elle nous est racontée par l'Esprit-Saint : « Faisons, dit le Seigneur, l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Puis il daigne appliquer ses mains divines au limon de la terre, et cette terre façonnée par une telle main, reçoit la plus belle figure qui eût encore paru dans le monde. L'homme a la taille droite, la tête élevée, les regards tournés vers le ciel ; et cette conformation qui lui est particulière, lui montre son origine et le lieu où il doit tendre. Et pourtant cette statue, toute belle qu'elle est, n'est pas encore l'image de Dieu. Afin de donner à l'homme sa ressemblance, Dieu, dit l'Ecriture, répandit sur sa face un souffle de vie, *spiraculum vitæ*, inspiration pure de la vie éternelle et divine, et l'homme devint une âme vivante.... *factus est in animam viventem*.

Alors la vie lui fut donnée ; la vie intellectuelle : il pense, il connaît, il juge, il veut, il aime ; la vie corporelle : il respire, il se meut, il voit, il entend.

Ainsi se forma cette alliance merveilleuse et qui fût demeurée inviolable, si l'homme n'eût pas péché.

Telle fut la création de l'homme. Non moins admirable est ce que l'Ecriture nous dit de la création de la première

femme et de la manière dont Dieu l'unît au premier homme pour être conjointement avec lui le principe de la famille humaine. C'est ce que nous allons considérer, et tel sera le fondement de tous nos entretiens sur la famille chrétienne. Il n'est pas de sujet qui mérite plus d'attention aujourd'hui surtout que d'imprudents et coupables législateurs s'efforcent de détruire cette grande institution, en en relâchant les liens trois fois sacrés, et sur lesquels d'ailleurs, ils n'ont nul droit. Nous montrerons deux choses : la noblesse et le caractère sacré de la famille.

I.

Et d'abord quel est l'auteur et qu'elle est l'origine de la famille ?

L'homme n'a point été jeté sur la terre, comme l'ont rêvé certains philosophes, pour vivre dans l'isolement à la manière des animaux : son corps et son esprit réclament également contre cette monstrueuse rêverie et nous montrent à l'évidence que, dans l'ordre actuel de la Providence, la société de ses semblables est pour lui la condition nécessaire d'existence, de conservation et de perfectionnement.

Or, de toutes les sociétés dont l'homme est membre, la première c'est la famille. Dans son sein il reçoit la double vie du corps et de l'âme ; sous son aile il grandit, et préparé par ses soins, il passe dans la société civile.

Mais qui va fonder la famille ? Hélas ! dit un illustre auteur, Mgr Mermilod, on a prétendu que la fondation du foyer était une œuvre humaine ; c'est même là une de ces nombreuses erreurs contemporaines qui tourmentent les âmes et dévastent les familles.

« Le foyer est l'œuvre de Dieu ; dès l'origine des choses, c'est Dieu qui a créé la famille, comme il a créé la société.

« Les hommes ont-ils tenté d'unir deux cœurs et d'associer deux âmes ? Les impuissantes fragilités de l'humanité et des décadences irrémédiables sont venues constater que Dieu seul pouvait fonder la famille et la perpétuer, comme il l'a créée au printemps de la création. C'était alors dans les splendeurs de la grâce originelle sous les herceaux de l'Eden primitif, à ce moment où Dieu ayant édifié ce palais, selon le langage de Bossuet, il allait appeler dans ce palais, le roi de la création et lui confier un sceptre : *Dominamini*.

« Tout avait ainsi passé sous le regard, sous la main, sous la puissance d'Adam. Dieu contemple ce dominateur ; et après s'être applaudi, il se dit à lui-même : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » La solitude, en effet, lui serait funeste, comme il le fera chanter plus tard par son Esprit : « Malheur à celui qui est seul, *vx soli*. »

Ici se présente à nos yeux un nouveau et beau dessein de Dieu, un merveilleux ouvrage de sa puissance et de sa bonté, c'est-à-dire l'origine de la seconde moitié du genre humain, les saintes destinées et la noblesse de la compagnie de l'homme.

**

Les Livres saints nous ont tout dit en quelques lignes d'une brièveté, d'une sainteté et d'une pudeur admirables.

La compagnie de l'homme est créée comme l'homme lui-même dans un profond et divin conseil : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul.—Faisons-lui une compagnie, un aide semblable à lui, » dit Dieu.—Remarquons ce mot : *Faciamus, faisons* ; ici encore nous entendons les trois personnes divines qui tiennent conseil en quelque sorte : ce nouvel ouvrage sera donc digne du premier : ce sera aussi l'œuvre de la puissance du Père, de la sagesse du Fils, de la douceur du Saint-Esprit.—« Faisons à l'homme une compagnie qui lui soit semblable et qui l'aide, qui le soutienne sur la terre : *Faciamus ei adiutorium simile sibi... sociam*. »

Dieu en marquant ici la primauté de l'homme et sa supériorité naturelle, semble lui déclarer aussi que sa supériorité ne se trouve ni si forte, ni si haute, qu'elle n'ait ici-bas besoin d'appui, de compassion, de secours. Dieu semble en même temps établir la dignité de celle qui conseille et qui soutient, tout en remédiant au péril de sa faiblesse et aux tentations de sa vanité.

Que dire ensuite de ce mystérieux sommeil que Dieu envoie à l'homme et pendant lequel il lui tire une côte et en forme la femme ?

Dieu pouvait-il leur faire mieux comprendre à tous deux ce qu'il devait y avoir entre eux d'égalité subordonnée ? Pouvait-il mieux leur dire ce qui devait à jamais demeurer d'intime, de profond, de sacré, de tendre et d'indissoluble dans les alliances humaines ?

Aussi, lorsque Dieu présente à l'homme cette compagne, l'homme, ravi d'admiration et de joie, s'écria : « C'est ici l'os de mes os, et la chair de ma chair. Elle se nommera Virago, parce qu'elle a été formée de l'homme, et l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa compagne. »

Ainsi fut instituée la famille. Car ce fut alors que Dieu bénit Adam et Ève : *Benedixit illis* ; ce fut alors que fut donnée solennellement, et cela, notez-le bien, — par Dieu lui-même, la première de toutes les bénédictions nuptiales, aux premiers auteurs du genre humain. Voilà pourquoi, aujourd'hui encore, la bénédiction des alliances humaines, chez tous les peuples civilisés, est une des plus augustes fonctions du ministère sacerdotal.

Dieu les bénit donc en ces termes si remarquables : « Croissez et multipliez-vous : *Crescite et multiplicamini*. Remplissez la terre : *Replete terram*. »

Jamais vos enfants, qui seront les miens, ne se multiplieront trop sur la terre. C'est comme s'il eût dit : Couvrez la terre de vos familles ; que vos alliances soient pures et fécondes ; que vos enfants soient nombreux et élevés saintement ; ne craignez pas, car ma providence est grande et pourvoira à tout.

Puis, Dieu regarda ce qu'il avait fait : *Viditque Deus cuncta que fecerat* : et il vit que tout cela était bon et très bon : *Et erat valde bona*.

C'est ainsi que des mains de Dieu sortit la famille humaine, bénie de Dieu, pour être le fondement nécessaire de la grande société du genre humain. Vainement la révolte originelle relâchera les liens de la société de l'homme avec Dieu ; vainement le déluge engloutira dans ses ondes vengeresses la société politique : la famille survivra comme une source toujours féconde d'où coulera le fleuve des générations jusqu'à la fin des siècles.

**

La famille n'est pas seulement la plus ancienne des sociétés, elle est encore, en un sens, la plus importante.

Et d'abord la famille est la base de toutes les autres sociétés, savoir : la base de la société civile que nous appelons l'Etat ou la République, et la base de la société religieuse que nous nommons l'Eglise.

En effet, qu'est-ce que l'Etat ?

L'Etat est la réunion d'un certain nombre de familles sous l'autorité d'un chef commun qu'on appelle empereur, roi ou président de la République, pour la conservation et le développement de leur existence et de leur bien être.

Qu'est-ce que l'Eglise ?

L'Eglise, c'est la réunion de toutes les familles chrétiennes sous l'autorité d'un père commun, pour la conservation et le développement de leur vie spirituelle ? Ainsi, ce que la racine est à l'arbre, la source au fleuve, la base à l'édifice, la famille l'est à l'Etat et à l'Eglise : des mains de la famille, le premier reçoit les citoyens, la seconde ses enfants.

Oui, la famille est la plus importante des sociétés, parce qu'elle est la base des deux autres et aussi parce que c'est elle qui fait l'homme ce qu'il est et ce qu'il sera un jour.

Faire l'homme ce qu'il sera un jour, et par conséquent préparer le bonheur ou le malheur de toute une contrée, de tout un pays, telle est la redoutable mission de la famille. En effet, l'enfance est comme une cire molle à laquelle on peut imprimer toutes les formes. Et ces formes bonnes ou mauvaises, reçues dans l'enfance avec tant de facilité, ne sont-elles pas, sauf quelques rares exceptions, les seules impressions qui ne s'effacent jamais ? Tellement que l'homme étonné se trouve au déclin de son âge, sur le bord même de la tombe, tel qu'il se connut dans ses premières années, au sein de sa famille. Il y a plus de trois

mille ans que ce fait était déjà proverbial : « On est dans sa vieillesse ce qu'on a été dans sa jeunesse : *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedit ab ea*. » Or dans l'enfance l'homme est complètement sous l'influence de la famille. Aussi le comte de Maistre a dit : « L'homme moral est formé à dix ans sur les genoux de sa mère. »

Puisque la famille est la base de l'Etat et de l'Eglise, sa fin dernière doit être la même que celle de ces deux sociétés. Or, si nous interrogeons Celui qui a établi les Etats et fondé l'Eglise, et si nous demandons quelle est leur fin, il nous répond par la bouche de l'Apôtre : « Le dernier mot de toutes les œuvres de Dieu c'est la sanctification de l'homme : *Ihec est enim voluntas Dei sanctificatio vestra*. »

But sublime, si jamais il en fut ! Là sont compris tout à la fois le bonheur et les moyens de l'obtenir en ce monde et en l'autre.

Sous peine de tomber dans les plus dangereuses erreurs, la raison humaine est obligée, après tous ses tâtonnements, d'accepter comme un axiome cette conclusion finale de la foi. Oui, n'en déplaise au matérialisme aveugle de notre siècle, la sanctification de l'homme, tel est le dernier mot de toutes choses ; telle est la raison d'être non seulement de l'Eglise et du sacerdoce, mais encore des Etats et des rois. Les rois et les législateurs humains aussi bien que le pape, les évêques et les prêtres sont obligés, sous peine d'être infidèles à leur mission, de concourir dans les limites de leurs attributions, à la sanctification du genre humain.

Comment cela ?

Dépôt de la force et du glaive, l'Etat protège la vie corporelle et le bien-être matériel de l'homme. Evêque du dehors, le chef de l'Etat assure l'ordre et la tranquillité extérieure, afin, dit le grand apôtre, « que nous puissions mener une vie tranquille, pieuse et chaste : *Ut tranquillam vitam agamus in omni pietate et castitate*. » Cette vie du temps nous est donnée pour travailler à notre salut, et Dieu ne veut pas qu'aucune puissance humaine vienne la troubler injustement ou nous la ravir avant le terme que lui-même a fixé. L'Etat en est le gardien ; voilà sa mission. De là cette définition éminemment philosophique du pouvoir temporel : « Ministre de Dieu pour le bien de l'homme : *Dei enim minister est tibi in bonum*. »

Or, nous le demandons, quel est le bien de l'homme sinon sa fin ? Et quelle est sa fin, sinon le salut dans le sens que nous l'avons expliqué plus haut ?

Plus noble encore est la mission de l'Eglise. Société spirituelle, sa tâche est de travailler directement à la conservation et au développement de la vie de notre âme dans ses rapports avec Dieu. Etudiez, en effet, son action sur l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe et au delà, et voyez si tous les moyens dont elle dispose suivant l'âge et les besoins de ses enfants, ses leçons, ses sacrements, ses préceptes, ses fêtes, ses expiations, ne tendent pas à donner à l'homme la vie spirituelle de la grâce, à la développer, à la lui rendre lorsqu'il l'a perdue, de manière à le conduire au terme final de la sanctification et du bonheur !

Cela posé, comment se refuser à cette conclusion qui fait briller avec tant d'éclat la dignité et l'importance de la société domestique, savoir : que la famille étant la base de l'Etat et de l'Eglise, elle doit avoir la double fin de l'un et de l'autre.

Et d'abord, comme l'Etat, et plus que l'Etat, la famille est établie gardienne de la vie corporelle de l'homme. N'est-ce pas dans son sein qu'il trouve l'aliment qui le nourrit, le berceau où il dort, les langes qui le couvrent, le toit qui abrite, la tendre sollicitude qui veille sur ses besoins, le bras qui soutient ses pas chancelants, la parole qui ouvre sa jeune intelligence à la vérité et prépare sa volonté à la pratique de toutes les vertus sociales ?

Là ne se borne pas la mission de la famille : associée à la paternité même du Créateur, elle a reçu la puissance d'engendrer des êtres à sa ressemblance, des êtres capables de participer un jour à la nature divine : *Divinæ consortes naturæ*.

O pères et mères, ô chefs de la famille chrétienne, que vous êtes donc grands aux yeux de la raison ! Que vous êtes

respectables aux yeux de la foi ! Comprenez la sublimité de votre glorieuse destinée ; quelle sainteté doit présider à vos paroles et à vos actions ! De quels soins religieux vous devez environner cet être qui vous doit l'existence, cet être que Dieu appelle son enfant et l'ange son frère.

Conservé, comme l'Etat, la vie corporelle de l'homme, lui ouvrant une carrière utile en lui fournissant les moyens de la parcourir, et de plus que l'Etat donner la vie à l'homme, tel est donc le premier but de la famille, tel son premier titre de gloire.

Il en est un autre plus noble encore. Comme l'Eglise, la famille est établie pour veiller sur la vie spirituelle du nouveau-né. C'est au foyer domestique, sur les genoux de sa mère, entre les bras de son père, que le fils de l'éternité doit recevoir les premières connaissances de sa noble origine, de ses grands devoirs et de sa sublime destinée. C'est là que le jeune candidat du ciel doit apprendre que pour être élu il ne doit vivre que pour son Dieu et pour ses frères. C'est là enfin qu'il doit faire ce glorieux apprentissage des vertus chrétiennes, unique chemin de l'éternité bienheureuse. — Elle résume donc bien la religieuse mission de la famille, cette parole des saints Pères qui appellent la société domestique : " Une Eglise privée dont les parents sont les prêtres et les enfants les fidèles."

VIE DU REVEREND PERE JULES DELAHAYE

DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE

Missionnaire en Océanie

PAR LE R. P. GRENOT

De la même société

1 vol. in-12.....Prix : 50 cts

Le 25 mars 1883, tombait frappé de mort, au seuil même de sa nouvelle église dans l'île Savaii, et après vingt ans environ d'un laborieux apostolat, l'humble missionnaire dont nous entreprenons d'écrire l'histoire.

" Brisé, dans son trépas, comme un vase plein " du parfum de ses vertus religieuses, " il allait rentrer dans l'oubli, comme tant d'autres, " dont les noms ne sont écrits qu'au ciel, " et ne sont connus que de Celui qui a aimé la beauté de leur âme. Mais devenant, à son insu, l'artisan de sa propre gloire, il a révélé son cœur dans quelques écrits échappés à la nuit dont il voulait les couvrir et dans une foule de lettres, tout intimes, adressées à sa famille et à ses amis.

C'est à l'aide de sa correspondance, gracieusement mise à notre disposition, que nous pouvons offrir quelques pages de cette existence si édifiante. Grâce à ces précieux documents, tous pourront admirer, dans le saint missionnaire, un zèle infatigable pour les âmes, les ardeurs de la plus vive charité pour Dieu, un amour tout filial envers la très sainte Vierge, et par-dessus tout sa dévotion toute spéciale envers Notre-Seigneur, dans le sacrement de l'Eucharistie.

Nous croyons que cette vie du religieux offrira à tous une grande édification et de saints exemples, depuis son enfance la plus tendre comme pendant ses années d'études et son ministère dans les collèges. Son apostolat au milieu des pauvres sauvages de l'Océanie inspirera peut-être à des âmes généreuses le dessein de le suivre dans cette sublime vocation. Nous l'offrons donc à tous ; aux enfants de nos écoles, à la jeunesse chrétienne de nos collèges et de nos petits séminaires et aussi aux communautés religieuses qui pourront y voir avec quel complet détachement il se donna à Notre-Seigneur par les mains de Marie, sa très sainte Mère.

Mais c'est surtout à nous, ses frères en religion, que ces lignes seront profitables. En présence de ce disciple formé par ses mains, la société de Marie verra une douce application de sa doctrine et de son esprit ; " l'esprit de renoncement à soi-même, d'union intime avec Dieu " et d'une très ardente charité envers le " prochain, et un effort persévérant à imiter Marie dans toutes leurs actions."

Saint jour de Pâques, 10 avril 1887.

VIE DU SERVITEUR DE DIEU JEAN-NEPOMUCENE NEUMANN

DE LA CONGRÉGATION DU TRÈS SAINT RÉDEMPTEUR

ÉVÊQUE DE PHILADELPHIE

Mort en odeur de sainteté en 1860

RÉDIGÉ D'APRÈS L'ALLENAND DU PÈRE BERGER

PAR

LE P. HENRI SAINTRAIN

DE LA MÊME CONGRÉGATION

1 vol. in-8°Prix : 50 cts

INTRODUCTION

Parmi ces héros de vertu qui font la gloire toujours nouvelle et exclusive de l'Eglise catholique, et que nous appelons les saints, il en est pour ainsi dire de deux sortes. Les uns ont paru saisis par le souffle de la grâce, soit dès l'enfance, soit plus tard et après une jeunesse plus ou moins coupable, mais avec une force victorieuse et continue, qui les a poussés sans hésitation, comme en ligne droite et à pleines voiles, au port de la sainteté. Les autres ont dû ramer péniblement contre le courant, et n'ont avancé que peu à peu ; leur vie, dépourvue de merveils eux et de tout autre miracle que celui de la constance dans les mêmes et monotones exercices de vertus, leur attirait plutôt l'estime que l'admiration de leurs contemporains ; aussi, l'opinion de leur sainteté ne s'est formée que par degrés, après leur mort et à la suite de miracles posthumes. Les uns comme les autres ont dû lutter contre la nature déchue et travailler à la sueur de leur visage ; et néanmoins tous ont dû leur sainteté principalement au secours de la grâce ; mais la grâce, surabondante chez les premiers, semble avoir tout fait, tandis qu'elle a davantage caché son action chez les seconds, pour laisser paraître dans tout leur éclat les efforts de la liberté personnelle. Ceux-là semblent avoir eu surtout pour mission de glorifier la puissance, la sagesse et la bonté divines ; ceux-ci s'imposent davantage à notre imitation : puisque, dans des circonstances analogues à celles où je me trouve, et à l'aide d'une grâce qui ne semble pas dépasser la mesure commune, ils ont pu arriver, pourquoi, disons-nous avec saint Augustin, ne le pourrais-je pas aussi ?

Celui dont nous essayons de retracer brièvement la sainte vie, est de cette dernière catégorie : bien qu'il semble destiné aux honneurs sacrés, et que déjà, moins de trente ans après son bienheureux passage, son successeur sur le siège épiscopal de Philadelphie ait ouvert des informations juridiques sur sa vie et ses vertus, toutefois il n'a été ni un extatique, ni un thaumaturge ; son austérité, bien que sévère, n'est pas sortie des limites possibles à la nature humaine ; toute sa vie est imitable dans ses détails, et n'est admirable que dans son ensemble, et par sa constance ; après en avoir lu le récit, tous ceux qui ont parfois essayé d'être vertueux se diront : La constance, voilà surtout ce qui me manque ; et moi aussi je serais arrivé à la sainteté, si j'avais persévéré dans la fidélité aux résolutions et aux exercices que j'avais embrassés, et auxquels j'ai tenu quelque temps, à telle époque de ma vie, à la suite de telle retraite. Sous ce rapport, la lecture d'une telle vie peut être très profitable à tous les prélats, prêtres, jeunes ecclésiastiques, religieux, hommes apostoliques, et à tous les fidèles obligés et désireux d'arriver à la perfection évangélique.

MANUEL

POUR LE

CHOIX D'UN ETAT DE VIE

PAR

Le P. Auguste Damant

1 vol. in-12.....Prix : 50 cts

VIE DU BIENHEUREUX CLEMENT-MARIE HOFBAUER

VICAIRE GÉNÉRAL

Propagateur insigne de la Congrégation du T. S. Rédempteur

PAR

LE R. P. MICHEL HARINGER

Consulteur général de la même Congrégation

Consulteur des SS. Cong. de l'Index et des Indulgences

Membre de l'Académie de la Religion catholique

TRADUITE PAR UN PERE REDEMPTEURISTE

1 beau vol. in-8o, avec portrait. Prix : \$1

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Nous offrons au public la vie d'un de ces pieux personnages que Sa Sainteté Léon XIII vient d'inscrire au catalogue des bienheureux.

Modèle des hommes apostoliques, le bienheureux Clément-Marie Hofbauer parcourut successivement plusieurs contrées de l'Europe. " Avec un merveilleux succès, lisons-nous dans un décret de Sa Sainteté Léon XIII, il y défendit " et releva les doctrines de l'Eglise " romaine alors méprisées et presque " réduites à néant, et ramena dans la " bonne voie un grand nombre d'âmes " égarées. Les secours humains faisaient " complètement défaut à l'homme de " Dieu. Les exemples d'une vie irrépro- " chable, une admirable simplicité de " mœurs et de prédication, une patience " à toute épreuve, une fermeté de foi " inébranlable, tels furent les moyens " qui assurèrent la victoire au nouvel " athlète de Jésus-Christ." Déjà en proclamant l'héroïcité des vertus de Clément-Marie, le pape Pie IX avait dit : " Imitons, nous prêtres, la patience du " serviteur de Dieu par le support des " affronts et des persécutions qui nous " viennent de nos ennemis. Imitons " aussi sa fermeté en nous opposant avec " tout le zèle possible au torrent de " l'iniquité. Que les laïques secondent " les efforts des prêtres."

Voilà donc le bienheureux proposé à l'imitation des prêtres et des laïques au milieu des tristesses et des épreuves de l'heure présente. Et c'est la plus haute autorité d'ici-bas, c'est le Vicaire de Jésus-Christ qui leur propose ce modèle. Zèle ardent, zèle accompagné de fermeté et de patience, voilà bien les vertus qui, aujourd'hui plus que jamais, doivent distinguer les vrais disciples de Jésus-Christ. A quelle époque en effet eut-on plus besoin de fermeté pour rester inébranlablement attaché à la foi catholique ? Quand les vrais croyants eurent-ils besoin de plus de patience pour supporter la guerre sourde et hypocrite qui leur est faite ? Quand le zèle, le vrai zèle fut-il plus nécessaire qu'en un temps où les ennemis de Dieu et de l'Eglise, partout gorgés d'honneurs et de richesses, s'approprièrent déjà à entonner l'hymne du triomphe ?

On le voit, le moment est bien choisi pour publier un ouvrage qui fournit en abondance les plus beaux exemples de zèle, de fermeté et de patience, un ouvrage qui nous montre ces vertus admirablement pratiquées par un contemporain et dans des circonstances presque identiquement semblables à celles où nous nous trouvons nous-mêmes.

Le bienheureux P. Hofbauer n'ayant terminé sa carrière qu'en 1820, appartient à notre époque. Il commença son laborieux ministère en 1786, au moment où allait éclater la terrible secousse qui s'appelle la Révolution française. C'est au plus fort de la tourmente, dans le temps même où Louis XVI monte à l'échafaud et où tout croule en Europe, que se déploie son activité apostolique. Tandis que les efforts réunis des protestants, des josphistes, des illuminés ou francs-maçons portent des coups formidables à la foi et à l'unité catholique, tandis que tout cède devant leur audace et leur perfidie, le P. Hofbauer nous apparaît ferme et inébranlable comme

une colonne de granit. Rien ne peut le détacher de la saine doctrine ni de la soumission au souverain Pontife.

Ferme lui-même, il affermit encore les autres. La divine Providence faisant servir à ses desseins la malice même des ennemis de l'Eglise, se sert de leurs mesures oppressives pour transporter le saint homme en différents pays ; partout il confirme les âmes dans la foi et dans l'attachement au Saint-Siège. Par sa parole et par son exemple, il joue le rôle de ce général d'armée qui, au plus fort de la mêlée, dirige la lutte et parcourt les rangs pour soutenir le courage des combattants. Tel on le voit successivement en Pologne, en Allemagne, en Suisse, en Autriche. En ce dernier pays, sa vigilance et son zèle déjouent les criminelles tentatives qui se multiplient à l'occasion du fameux congrès de 1815, et c'est à lui, en grande partie du moins, que l'Allemagne catholique doit le bienfait d'avoir échappé à un schisme imminent.

Tout cela cependant ne se fait pas sans tribulations. La croix n'est-elle pas le cachet des œuvres de Dieu et le signe distinctif de ses fidèles serviteurs ? Vexations de toutes sortes, injures, calomnies, spoliation, prison, exil, rien n'est épargné pour mettre à l'épreuve la vertu du bienheureux. Sa patience ne se dément pas un instant ; la paix, la sérénité de son âme n'est jamais altérée. Au milieu des peines les plus cruelles, il lui suffit d'une prière, de quelques moments d'oraison au pied de l'Hôte bien-aimé du tabernacle pour arrêter les réclamations et les soulèvements de la nature.

Voilà ce que nous raconte l'ouvrage du R. P. Haringer. La première édition de cet ouvrage parut en 1877 ; elle fut bientôt épuisée et on dut en faire une seconde presque aussitôt. Une traduction en italien a déjà été publiée depuis, et il se prépare des traductions en plusieurs autres langues. La langue française devait-elle être privée d'un livre qui obtient partout un si grand et si légitime succès ? Nous ne l'avons pas pensé. Au reste, ce ne sont pas seulement les âmes pieuses, prêtres, religieux, simples fidèles, qui pourront en tirer profit, tous ceux qui aiment l'histoire écrite selon la vérité, y trouveront des renseignements précieux sur la fin du siècle dernier et sur les commencements du siècle actuel.

Membre de l'institut auquel appartenait le bienheureux Clément-Marie, adjoint au postulateur de la cause de béatification, admis à compiler les documents les plus confidentiels, mis en relation avec nombre de personnes qui avaient vu et connu le P. Hofbauer, l'auteur de cet ouvrage était dans les meilleures conditions pour écrire une histoire exacte et complète. Quiconque le lira attentivement rendra témoignage au soin consciencieux avec lequel il a mis à contribution toutes les sources qui pouvaient lui être utiles.

Il est juste aussi de rendre hommage à son talent d'hagiographe. Ce n'est pas une sèche et rapide histoire qu'il nous a donnée, c'est une véritable vie de saint. Les détails dans lesquels entre le R. P. Haringer, les citations nombreuses au moyen desquelles il laisse son saint personnage se dépeindre lui-même, ou par lesquelles il le fait peindre par ceux qui l'ont vu et entendu, les réflexions pieuses qui se présentent sous sa plume et jusqu'aux digressions auxquelles parfois il s'abandonne, tout indique chez lui la préoccupation non pas seulement de faire un récit, mais d'édifier le lecteur.

Comme traducteur, nous avons cru devoir modifier un peu en quelques endroits le texte l'auteur. Nous ne l'avons fait que quand nous l'avons jugé nécessaire pour satisfaire aux exigences de l'esprit français et du génie de notre langue. Nous avons eu soin toutefois de respecter la vérité des faits.

Sans vouloir déprécier les autres biographies du bienheureux publiées par différents auteurs, notamment celle qu'a écrite Monseigneur le chanoine Claessens, nous ne craignons pas de dire que celle-ci est plus complète et plus intéressante. Puisse-t-elle porter un grand nombre d'âmes à marcher sur les traces du bienheureux P. Hofbauer, c'est-à-dire à combattre comme lui le bon combat avec zèle, fermeté et patience !

ÇA ET LA

PAR

LOUIS VEUILLOT

HUITIÈME ÉDITION

1

2 vol. in-12.....Prix : \$2.00

ÉPIÎRE DÉDICATOIRE

Dans une gerbe de montagnes aux cimes barbelées de bois, de vignes et d'aiguilles de pierre, merveilleuse fleur entre ces merveilleux épis, le lac s'épanouit, bleu comme le ciel, vert comme les prés.

Que le brouillard léger du matin les voile, que le plein soleil en éclaire la splendeur, que le soir les revête d'une gaze de feu, que le flot s'endorme ou que le vent murmure, toujours sur ces doux rivages habite la paix.

L'amitié m'accompagnait, jeune, mais déjà sereine, car elle sentait qu'elle pourrait vieillir. L'hospitalité nous prodiguait ses soins charmants. Notre hôte était notre ami, il nous donnait ses amis, et ses amis devenaient nos hôtes.

Au fond des vallons, sur les collines vertes, sous les vieux arbres, partout, au seuil de la maison riante nous attendait le riant visage de l'hospitalité. Les serviteurs mettaient d'abord la nappe, et couraient avertir le maître absent.

Te souviens-tu de la jeune comtesse qui nous jeta la bienvenue, du balcon de son château crénelé? Le pont-levis était chargé de fleurs. Quand nous entrâmes, elle renouvela son salut et nous tendit sa fine et noble main.

Et le vieux cure dans son vieux presbytère? Je vois sa table boiteuse près de la fenêtre encadrée de vigne sauvage, ses vieux livres derrière un rideau, son lit entouré de vieille serge, son rire cordial, son pain bis, son beurre de la matinée, son joli vin.

Nous regardions ses meubles usés, plus qu'usés, sa maison tout entière verrouillée, qui braillait au vent et craquait sous nos pieds. "Bah! disait-il, pour un an, peut-être, que j'ai à loger ici, est-ce la peine de changer rien?"

De son grenier plein d'une odeur de pommes, on voit le mont Blanc mieux que de Chamounix....., quand on le voit. On ne le voyait pas ce jour-là. Mais quels effets de pluie? quels bruits de clochettes à travers la brume! quels parfums de montagne mouillée!

Tu voulais rester pour peindre des effets de pluie, je voulais rester pour faire des vers. Nous partions, emportant et laissant les souhaits du cœur. Nous arrivions dans un autre gîte, où nous voulions rester encore; nous voulions rester partout.

Notre voiture — quelle voiture! — gémissait sur des routes affreuses et charmantes. O joyeux embarras! ô ravissements soudains devant ces perspectives immenses, ces pics neigeux, ces arbres noirs, ces eaux bondissantes?

Mais le plus grand charme, c'était l'homme. Jamais, en si peu de jours, je n'ai rencontré tant de bonnes âmes, tant de fermes esprits. La franchise éclairait les visages, le bon sens réglait les discours, les cœurs battaient pour le bien.

Jamais, non pas même dans les premiers envirements de la jeunesse et de la liberté, jamais d'un pied plus heureux je ne fis lever la poussière du chemin; jamais d'une oreille plus charmée je n'écoutai la voix des solitudes;

Jamais je ne portai dans les sanctuaires un cœur plus enivré de reconnaissance et d'amour. — Seigneur Dieu, Créateur du monde, vos œuvres sont belles! Seigneur Dieu, père et maître des hommes, vous les avez faits droits et bons!

Je me disais: "Je décrirai ces lieux; je conterai ces histoires; je peindrai ces physionomies fortes et pures; je rapporterai ces entretiens où d'aimables sages versent dans mon intelligence les trésors qui s'accroissent en vieillissant."

Plus tard, sur les plages bretonnes, et dans les plaines normandes, et dans

d'autres plaines, et sur d'autres montagnes aussi belles sous d'autres ciels, ayant encore rencontré de ces cœurs qui aiment Dieu et qui battent pour le bien; Ayant éprouvé encore ces joies, et ces épanouissements, et ces paisibles ardeurs, et sentant au bout de mes doigts ce que j'avais dans le cœur et dans l'esprit, je me suis dit encore: "Je rassemblerai tant de chers souvenirs; j'écrirai."

Hélas! ce livre rêvé, ce livre jeune, plein de lumière et d'ombre, plein de paroles sages et d'innocentes chimères; Ce livre heureux, cette promenade sur l'herbe au bord des fontaines dans la senteur des aromates sauvages;

Ce doux livre, où la brise des montagnes et la brise de mer auraient caressé les leçons de l'expérience indulgente et la flamme des dernières illusions;

Hélas! hélas! j'ai trop vieilli, j'ai trop vu les hommes; et ce livre, *mon livre*, je ne l'écrirai jamais: je ne saurais plus l'écrire!

Dans ce temps-là j'avais pleuré, je n'avais pas versé de larmes amères; je m'étais indigné, je n'avais pas conçu d'amères pensées.

Loin du sommet de la vie, je cheminais, portant joyeusement de chers fardeaux. Je ne connaissais pas ces cruelles compagnes, l'Ingratitude et la Mort.

Elles sont venues. Choissant parmi ceux que j'aimais, l'une m'a dit: "Tu ne les verras plus;" l'autre: "Ils ne t'aimeront plus."

En même temps, le Devoir m'engageait dans les domaines austères de la Réalité. Là mon esprit perdait sa fleur et ses ailes.

Et je connus l'emploi de ma vie: au lieu de cultiver en paix quelque coin du beau pays des songes, il fallait forger et manier des armes.

"Entendrai-je toujours ce bruit! Porterai-je toujours ce harnais!" Longtemps je rêvai de reprendre mon œuvre désirée.

Mais j'ai vieilli dans la guerre, et, m'allégeant d'un bagage inutile, j'ai enfin jeté au vent ces graines qui devaient donner d'aimables fruits.

Je les avais recueillies sur la montagne et dans la plaine, sur les bords de la mer immense et dans les immensités du cœur. — Au vent!

Quelques-unes me venaient de Raphaël, quelques-unes de Mozart; les monuments et les ruines, la vie et la mort m'en avaient approvisionné. — Au vent!

Couleurs, parfums, larmes, sourires, tous les épisodes du poème, le poème tout entier, au vent! au vent! L'artiste n'aura pas sa joie.

Heureux le père qui voit grandir ses fils! Heureux l'artiste qui peut donner une forme à ses rêves!

Ce que je voulais chanter, il a fallu le défendre; là où j'appelais de pauvres égarés, sont accourus des fous et des pervers.

Ces bandes brutales se ruaient sur la justice, sur la vérité, sur la charité. Le courroux a enflammé mon cœur, et j'ai poussé des paroles de colère.

Mon âme est triste jusqu'à la mort. Elle s'est remplie d'une amertume intarissable, elle a conçu d'immortels ressentiments.

J'ai commencé de baisser la tête et d'incliner les épaules; j'ai connu la force de cette parole: *Le poids de la vie!*

Jadis je disais: "Au sein de ces âpres montagnes, il y a des sources, des moissons, de grasses vallées, des villages opulents."

A présent je dis: "Il y a là des hommes; ils remplissent d'affreuses misères ces sites magnifiques."

A présent je passe et je ne vois plus la beauté des chemins. Toutes les splendeurs de la terre ne sont que l'ornement d'un tombeau.

Vous à qui j'avais parlé de ce livre paisible et joyeux que j'aurais pu faire, et qui me l'avez demandé, vous m'avez demandé ce que je n'ai plus.

Quoi que je regarde et quoi que je veuille oublier, je n'ai plus ce confiant regard qui ne voit ni ne soupçonne l'existence du mal.

Plus de frais gazon où je ne sente le reptile, plus d'arbre où je ne devine le ver, plus de florissante vie sur laquelle je ne voie planer la mort!

Et cependant, pour Vous, parce que

votre cœur, bravant fièrement les maximes du monde, est resté droit devant Dieu;

Pour Vous, dont l'ardeur ingénue, plus sage peut-être que mon expérience inrose, ne veut croire qu'au bien; pour Vous, chrétienne, ma Sœur;

Afin que vous sachiez combien je vous honore et vous aime, j'ai voulu m'exercer à parler une langue que je ne connais plus.

Ces graines jetées au vent, le vent ne les a pas toutes dispersées. Peut-être le vent lui-même m'en a-t-il rapporté quelques-unes.

Je les ai semées à l'aventure sur les talus de mon camp, et plusieurs ont fleuri. Fleurs pâles, faibles parfums, herbes plutôt que fleurs!

Ce que j'avais recueilli au soleil de la jeunesse, les échos de Mozart, les accents échappés du cœur, tout promettait une autre moisson.

Prenez ce qu'a pu fournir un sol aride. Désormais ce sol ne donnera plus que des pierres, non, hélas! pour bâtir, mais pour charger la fronde.

Prenez d'une main amie ce que je vous offre d'un cœur ami. Lorsque les années s'entasseront sur votre tête, lorsque la terre aura été entassée sur mon corps,

Vos yeux, parcourant ces pages écrites pour Vous, ne se rempliront point de larmes; Vous ne me plaindrez ni d'avoir vécu ni d'avoir quitté la vie.

Vous vous réjouirez, parce que je serai parvenu dans le pays de l'éternelle jeunesse, dans le beau royaume de la vérité, de la justice et de la paix.

PENSEES CONSOLANTES

DE

ST-FRANÇOIS DE SALES

Dans les épreuves et les tentations de la vie intérieure, dans les infirmités de l'âme et du corps, dans la crainte excessive de la mort et des jugements de Dieu, dans la perte des parents et des amis

RECUEILLIES DANS SES ECRITS

PAR

Le R. P. HUGUET, S. M.

1 vol. in-18 de 400 pages.....Prix : 33 cts

" " relié..... " 63 cts

LA

LA VOCATION

A

L'ÉTAT RELIGIEUX

VICTORIEUSE

DES OBSTACLES QUE LUI OPPOSENT

LES MONDAINS

PAR

Le P. Pinamonti

1 vol. in-12.....Prix : 25 cts

POÉSIES CANADIENNES

LA LÉGENDE

D'UN

PEUPLE

PAR

LOUIS FRÉCHETTE

1 vol. in-8°.....Prix : \$1.88

FILLE DE SION

OU LA

VOCATION A LA VIE RELIGIEUSE

PAR

M. l'abbé Fr. Fournier.

1 vol. in-12.....Prix : \$1.00

LA DIVINITÉ

DE

NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST

DANS LA PRIMITIVE ÉGLISE

PAR

L'abbé Panhéléux

1 vol. in-12.....Prix : 75 cts

DE LA

CONNAISSANCE ET DE L'AMOUR DU FILS DE DIEU

NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST

PAR

Le P. J. B. Saint-Jure, S. J.

5 vol. in-12.....Prix : \$2.63

LE

DIRECTOIRE MYSTIQUE

TRAITÉ DE LA

DIRECTION DES AMES

QUE DIEU CONDUIT PAR LA VOIE DE LA CONTEMPLATION

SUIVI DU

TRAITE DU DISCERNEMENT DES ESPRITS

PAR

Le J.-Bte Scaramelli, S. J.

2 vol. in-12.....Prix : \$1.50

SOMME ASCÉTIQUE

DE

S. FRANÇOIS DE SALES

OU LA

VIE CHRÉTIENNE

étudiée à l'école du docteur de la piété

PAR

L'abbé Nestor Albert

2 vol. in-12.....Prix : \$1.25

DES ÉTATS DE VIE CHRÉTIENNE

ET DE

LA VOCATION

D'APRÈS

LES DOCTEURS DE L'ÉGLISE

ET LES THÉOLOGIENS

Par le P. J. Berthier

1 vol. in-18.....Prix : 40 cts

LA FEMME SANS DIEU

ROMAN EMOUVANT

DE

Alfred des Essarts

1 vol. in-12Prix : 50 cts

TRANSFORMISME ET DARWINISME

RÉFUTATION MÉTHODIQUE

PAR

M. Lavaud de Lestrade

PRÊTRE DE SAINT-SULPICE

1 vol. in-12.....Prix : \$1.00

LETTRE

DE

MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE CLERMONT

A. M. LAVAUD DE LESTRADE.

Prêtre de Saint-Sulpice professeur des cours de sciences au grand séminaire de Montferrand.

Clermont, le 5 mars 1885.

Honoré et très cher Monsieur,

Le savant cardinal Pitra écrivait naguère au nouveau directeur du Cosmos :

“ Puisque le mot d'ordre de la science est de tuer la foi dans les âmes et de chasser Dieu du ciel, c'est à nous de reprendre ce mot d'ordre... Il faut que le clergé qui, par la théologie, a la clef de toutes les sciences, n'en néglige aucune ; et il importe ensuite que nous ayons, nous aussi, nos spécialistes qui, comprenant les savants, nous les fassent connaître, et, au besoin, soient en mesure de leur tenir tête et de les contrôler. ”

Or, très cher Monsieur, vous êtes, par vocation, l'un de ces spécialistes. Depuis le jour où, pour la première fois, la sainte obéissance vous appela à enseigner les sciences aux élèves du Sanctuaire, vous n'avez cessé d'appliquer à l'accomplissement de cette mission, dont vous prévoyiez l'importance, les facultés exceptionnelles que la divine Providence vous a départies. Par respect pour la vertu d'humilité, si particulièrement chère à un fils de M. Olier, je m'abstiens de qualifier ici votre enseignement et vos travaux. Ils sont connus d'ailleurs de tous les prêtres de ce diocèse, qui, depuis vingt-cinq ans, ont été vos élèves ; et les rares étrangers qui ont pu être admis à visiter vos collections, à examiner les procédés, les instruments inventés ou perfectionnés par vous, à entendre ou à recevoir vos communications, ont appris à connaître aussi le savant modeste dont les études, comme la vie, se cachent dans la solitude et le silence d'un séminaire.

J'aurais voulu, très cher Monsieur, pouvoir respecter également vos préférences si louables, et ne point vous inviter à produire votre enseignement en dehors de votre salle de cours. Mais en présence du grand mouvement scientifique contemporain, dont nous sommes d'ailleurs et plus que personne les admirateurs, il nous a semblé qu'il était utile de faire appel à votre compétence spéciale pour “ nous faire connaître les savants ”, au moins sur quelques points particuliers, “ et, au besoin, pour les contrôler. ”

En présence surtout des conclusions hâtives que la science moderne s'efforce de tirer de ses découvertes et de ses expériences quotidiennes, pour en faire la trame d'une théorie scientifique destinée “ à tuer la foi et à chasser Dieu ”, je vous ai exprimé le désir que vous voulussiez bien livrer aussi au public quelques-unes des conclusions auxquelles vous ont conduit vos études et vos patientes recherches. Je fixai notamment votre attention sur la grave question du Transformisme qui semble vouloir être une doctrine avant d'être

une science définitive ; et je vous demandai de faire un livre qui fit connaître à tous les esprits sérieux, — non par des affirmations *a priori*, mais par l'exposition et la discussion des faits scientifiques, — l'état réel de la science sur ce point, et partant la valeur des conséquences doctrinales à l'aide desquelles on pense remplacer la puissance intelligente du Créateur par l'énergie des forces inconscientes de la Nature.

Vous avez obéi à ce désir de vos supérieurs et vous l'avez réalisé au-delà de leur espérance.

J'achève la lecture des *épreuves* de votre ouvrage, intitulé : **TRANSFORMISME ET DARWINISME**, et je m'empresse de vous en remercier de toute mon âme. Je vous remercie, parce que j'ai l'intime et douce persuasion que ceux qui se préoccupent de ces questions, — ils sont nombreux, — et qui vous liront avec l'unique et sincère volonté de chercher la vérité au milieu des erreurs déjà accumulées, réussiront à la découvrir et à asseoir sur elle leur conviction. Ceux-là mêmes qui sont le moins familiarisés avec les données et les formules de la science, ne feront pas non plus, sans un réel profit, la lecture de ce livre dans lequel une exposition méthodique, simple et claire, met toutes choses à la portée de chacun. Il n'y a que ceux qui savent, qui réussissent à parler un langage que tous comprennent.

Je vous ai une très particulière reconnaissance, cher Monsieur, d'avoir consacré un chapitre de votre ouvrage au *Transformisme spiritualiste*. Les partisans de cette doctrine n'excluent pas Dieu du monde comme les transformistes matérialistes ; plusieurs parmi eux, savants éminents, non seulement croient en Dieu mais professent la foi chrétienne ; c'est pourquoi ils s'efforcent de faire dépendre cette transformation des êtres de l'action de Dieu la dirigeant par son intelligence et la “ déterminant par sa puissance ” ; mais ils admettent le principe de l'évolution. Là est le péril. Or, en examinant cette doctrine, comme vous le faites, à la triple lumière de la raison, de la foi et des faits, vous mettez ce péril en une telle évidence qu'il semble ne pouvoir échapper à l'attention des savants de bonne foi.

Mais, en consentant ainsi à écrire pour le public, vous n'avez pu oublier les élèves dont vous êtes le maître. Vous publiez en même temps, pour eux, une *Réfutation abrégée et méthodique du Transformisme et du Darwinisme*. — C'est un manuel pour un enseignement devenu nécessaire. — En effet, ainsi que vous le dites si bien vous-même, s'il importe au clergé de connaître les anciennes hérésies, il lui importe bien davantage de connaître cette grande hérésie contemporaine et les arguments par lesquels tout prêtre, au lendemain de son sacerdoce, peut être appelé à la réfuter. Mais “ parce que les arguments pour combattre cette erreur sont peu connus et demandent des recherches ” et des études que tous ne peuvent “ entreprendre seuls, ” vous avez fait pour les élèves du Sanctuaire ces recherches et ces études ; vous leur en offrez le magnifique résultat ; et ils sauront à leur tour en faire leur profit.

Le souverain pontife Léon XIII vient de créer, au collège de la Propagande, un cabinet de physique et de chimie que sa munificence a muni de tous les appareils nécessaires et pourvu de telle façon, sous tous les rapports, qu'il peut rivaliser avec les laboratoires les mieux organisés.

Cet acte révèle la grande place que les sciences naturelles occupent dans les préoccupations du Pape, et comment, avec les études philosophiques et théologiques, elles participent au mouvement qu'il imprime à tout ce qui peut et doit servir la cause de l'Église et de la civilisation. — Déjà, en ce qui regarde les études théologiques, vos chers confrères du séminaire de Montferrand ont suivi l'impulsion et réalisé les désirs du Pontife Suprême. Un *Cursus theologicus ad mentem divi Thomæ*... a été composé, publié et est enseigné dans un grand nombre de séminaires. Léon XIII a connu la première pensée de ce travail ; il en a suivi l'exécution, et il daigne, à cette heure, en examiner le texte complet. — En ce qui concerne les sciences, nous aurons fait également le possible pour le service de la vérité et des âmes ;

et si, de ce chef, le cœur de Léon XIII éprouve quelque nouvelle consolation, c'est à vous, cher Monsieur, qu'elle sera due.

Recevez donc, honoré et très cher Monsieur, avec l'expression de ma reconnaissance la plus vive, celle de mon tendre attachement en N.S.

J. PIERRE, évêque de Clermont.

ELEVATIONS

sur

LA VIE ET LA DOCTRINE

DE

N.-S. JESUS-CHRIST

Par Mgr Chs Gay.

2 vol. in-8^o.....Prix : \$3.00

DE LA VIE

ET DES

VERTUS CHRÉTIENNES

CONSIDÉRÉES DANS L'ÉTAT RELIGIEUX

par Mgr Chs Gay.

3 vol. in-12.....Prix : \$2.63

LA GUIDE

DES

SUPÉRIEURES

OU

AVIS A UNE SUPÉRIEURE

Par Mme Fleuret

1 vol. in-12.....Prix : 50 cts

LA RELIGIEUSE

DANS LA SOLITUDE

RETRAITE SPIRITUELLE

PAR

le Père Pinamonti, S. J.

1 vol. in-12.....Prix : 40 cts

QUELQUES

RÈGLES CANONIQUES

sur

LA CONDUITE SPIRITUELLE

DES RELIGIEUSES

par un Prêtre du Diocèse

1 vol. in-18.....Prix : 25 cts

CATECHISME

DES VŒUX

A L'USAGE

des personnes consacrées à Dieu

DANS L'ÉTAT RELIGIEUX

PAR

Le P. Pierre Cotel, S. J.

1 vol. in-18.....Prix : 15 cts

QUELLE EST MA VOCATION

ET

QUE DOIS-JE CONSEILLER

sur le

CHOIX D'UN ÉTAT ?

ENTRETIENS DE THÉOPHILE

AVEC UN MISSIONNAIRE

PAR

Le P. J. Berthier

1 vol. in-18.....Prix : 15 cts

GUIDE

DES PÉCHIEURS

ET

EXHORTATION A LA VERTU

sur

P. M. Fr. Louis de Grenade

2 vol. in-12.....Prix : \$1.13

PETITS TRAITÉS

DIRECTION

EXTRAITS DE LA

CORRESPONDANCE DE ST FRANÇOIS DE SALES

PAR

Le R. P. Gabriel Bouffier, S. J.

1 vol. in-12.....Prix : 75 cts

LA VÉRITABLE ÉPOUSE

DE

JESUS-CHRIST

PAR

St Alphonse de Liguori

2 vol. in-12.....Prix : \$1.50

LA

PARFAITE RELIGIEUSE

OUVRAGE ÉGALEMENT UTILE

à toutes les personnes qui aspirent

LA PERFECTION

PAR LE

R. P. Michel-Ange Marin

1 vol. in-12, rel.....Prix : 60 cts

IMMOLATION

ET

CHARITÉ

DANS

LE GOUVERNEMENT DES ÂMES

Par le P. S. M. Giraud

1 vol. in-12.....Prix : 63 cts

LES FRANÇAIS EN AFRIQUE
RECITS ALGERIENS

PAR

E. PERRET. * O. Niehau

Ancien capitaine de Zouaves

2 beaux vols in-8. - - - Prix : \$2.50

INTRODUCTION.

En 1830, la France ne se rendait pas un compte bien exact de l'effort que ses armées allaient tenter en Algérie; elle ne voyait pas qu'une lutte séculaire, acharnée, se poursuivait à travers les âges entre l'idée chrétienne et l'idée musulmane. Les compagnons d'armes de Saint-Louis, les miquelets espagnols, les lansquenets de Charles-Quint, les mousquetaires de Louis XIV ont fait tour à tour leur apparition sur la terre islamique du Moghreb, l'Afrique du Nord, continuant ainsi sans s'en douter la grande lutte entre-prise depuis des siècles entre la race aryenne et la race sémitique. Lutte marquée par les noms prestigieux de Godefroy de Bouillon, du Cid Campeador, de Jean Sobieski.

Le christianisme, issu de l'idée sémitique, n'obtint qu'un succès relatif auprès des Sémites eux-mêmes, mais eut un effet magique sur la race aryenne: du coup, cette race, à peine sortie de l'enfance, se haussa prodigieusement et prit le sceptre du monde connu. La race sémitique, race toute primitive, toute spontanée, toute d'instinct, eut la perception confuse que l'Europe, patrie de la race aryenne qu'elle avait toujours eue en horreur, allait déborder sur elle. Elle se prépara donc à la lutte, tant il est vrai qu'il y a des prescences instinctives dans les agissements des races. Restée telle que nous la dépeignent les plus anciens recits bibliques, se sachant incapable de ce renoncement intime que s'impose l'esprit aryen, elle eut le sentiment vague que la lutte ne se poursuivrait qu'à grands coups d'idées; elle essaya donc aussi d'avoir son idée à elle. C'est ainsi que l'idée musulmane naquit sur la terre sémitique, s'assimilant ce qu'elle pouvait de l'idée chrétienne dont elle percevait la supériorité, le plus souvent la pastichant outrageusement. Un homme de génie, Mahomet, — les Arabes disent Mohamed, — présenta aux Sémites le Coran, — le Qorân, de qora, lire, — œuvre originale et incohérente, généralement mal jugée et mal comprise par les peuples occidentaux. Le Coran n'est l'Évangile qu'en le travestissant et ne le copie qu'en prenant en général le contrepied de tout ce qu'il dit. Cette œuvre étrange est à la fois un code religieux, un code civil, un manuel d'hygiène, un cours d'hippologie, bien autre chose encore. C'est un amas de turpitudes et d'absurdités, et s'il n'avait eu pour premier effet de plonger les peuples de l'islam dans un profond abrutissement, on aurait peine à concevoir l'immense empire qu'il exerce aujourd'hui sur tant de millions d'hommes.

Mahomet n'a réussi qu'en déchainant les frénésies brutales, les passions abjectes d'une race essentiellement sensuelle et rapace. Pauvres, ne comprenant que des plaisirs grossiers, ne connaissant que des jouissances chétives dans les arides profondeurs de l'Hedjâz, les Arabes ont été vite séduits par un homme qui venait leur dire: Ce n'est pas ma parole que je vous présente; c'est la parole de Dieu, miraculeusement reçue par moi, écrite ensuite par moi.

Le Coran, tel qu'il fut conçu, creusa un abîme entre les deux races aryenne et sémitique: c'est une véritable école de haine et d'intolérance. On y lit par exemple que tout musulman convaincu de connivence avec les infidèles est considéré lui-même comme un infidèle et mérité la mort. Il est plus facile, disent encore aujourd'hui les Arabes fanatiques, adeptes des confréries religieuses musulmanes qui pullulent de Tripoli au Maroc et qui prennent leur mot d'ordre à la Mecque, il est plus facile de mêler l'ennemi avec le feu que de cohabiter avec des chrétiens. Un Arabe instruit disait un jour au général Daumas: Si l'on faisait bouillir dans la même marmite un chrétien et un musulman, le bouillon de chacun se séparerait.

Mais, diront quelques optimistes, ces sentiments d'intolérance tendent à s'effacer.

C'est une étrange erreur, car la religion musulmane est avant tout une religion de propagande. Il m'a été ordonné, a dit Mahomet, de tuer tous les hommes jusqu'à ce qu'ils confessent qu'il n'y a de Dieu que Dieu et que Mahomet est son prophète.

On comprend si les populations sémites qui ont la passion du meurtre et auxquelles on promettait la conquête, le butin et le paradis le plus grossièrement sensuel, qu'il soit permis de rêver, partirent en guerre avec joie. Unies dans une foi commune, les tribus sémites, d'habitude profondément divisées, se souderent et concurent un moment l'idée de patrie. Il n'y eut ni aïeules ni hésitants; tous partirent. Dieu, leur avait dit Mahomet, se complait à voir les rangs serrés à la conquête. Et les rangs des Arabes furent serrés. Ils se ruèrent sur le Moghreb, la terre de l'ouest, et conquièrent l'Afrique au galop de leurs chevaux. Tu vois, grand Dieu, s'écria le célèbre Okba en lançant son cheval dans les flots de l'Atlantique; la mer seule arrête les fidèles.

Mais cette sauvage invocation du conquérant arabe ne devait pas être le dernier mot de son successeur. Par delà l'ancien détroit des colonnes d'Hercule, les côtes d'Espagne se profilèrent à l'horizon; elles tentèrent Tarik, qui débarqua au pied d'un rocher qui a gardé son nom, Djebel-Tarik, montagne de Tarik, dont par corruption les Espagnols ont fait Gibel-Tarik ou Gibraltar. En quelques années l'Espagne fut conquise. Mais les Arabes, dans leur fureur conquérante, voulurent pénétrer dans la Gaule carolingienne, et les flots de l'invasion sarrasine se brisèrent contre les bords bataillonnés francs de Charles Martel.

Oeil pour oeil, dent pour dent. L'Europe rendit aussitôt l'invasion et se rua aux croisades qui échouèrent par le décousu des efforts. Les hommes d'armes qui suivaient Godefroy de Bouillon ou Richard Cœur de Lion ne se doutaient pas qu'ils étaient d'humbles acteurs dans cette lutte gigantesque entre deux races, car, comme nous venons de le dire, les agissements des peuples sont instinctifs, inconscients. L'homme s'agit et Dieu le mène. Victorieux à Saint-Jean d'Acre, à la Mansourah, et à Tunis, les musulmans essayèrent une dernière fois d'envahir l'Europe; un peuple sorti des steppes de l'Asie centrale prit la tête de l'islam et pénétra dans la vallée du Danube. C'est à grand-peine que les cavaliers de Sobieski arrêterent devant Vienne les flots de l'invasion turque.

Que sait si l'aryen, dans cette lutte sans merci, n'eût pas à la longue été vaincu? Heureusement que le grand mouvement d'idées amené par le christianisme lui avait apporté une arme négligée par le sémitique, la science, résultat de l'observation et de l'esprit d'examen. Mahomet s'était proclamé ignorant, invitant à l'ignorance ses grossiers sectateurs, sans doute pour mieux s'imposer à l'imbecillité publique, et faire passer les redites, les moralités naïves, les contradictions, les vieilleries talmudiques dont il émaillait ses élocutions; il crut faire œuvre de maître en interdisant à ses fidèles l'étude de la philosophie, des lettres et des sciences. La civilisation arabe avait jeté un certain éclat; tout s'effondra dans le gouffre du renoncement aux choses humaines prêché par les orthodoxes musulmans. La science n'a donc jamais pu révéler au sémitique le moindre secret. L'aryen, lui, est en possession des forces scientifiques les plus extraordinaires, telles que la vapeur et l'électricité; il a perfectionné l'outillage de la guerre et fait de celle-ci une science, et le sémitique en est encore, là où il n'est pas frotté de civilisation par des mains intéressées, à son vieux fusil à pierre et à son yatagan de famille. L'Arabe assistera aux spectacles les plus extraordinaires sans même essayer de comprendre; c'est à peine s'il murmurerait: Dieu l'a voulu. En plongeant ses sectateurs dans l'ignorance et l'abrutissement, Mahomet a réussi à fonder une religion sans aïeules, mais il a préparé l'anéantissement des races musulmanes. Leur décomposition s'opère, leur décadence marche à pas de géant.

C'est une rude charge que de prendre

un pays musulman et de le façonner à la vie européenne. Petit à petit, l'Europe se partage les débris du monde islamique; un jour c'est la Grèce, un autre jour c'est la Russie, un autre jour c'est l'Angleterre qui arrache un morceau de l'empire des califes. Mais un monde ne meurt pas sans être agité par de formidables soubresauts, et la France, qui a mis la main sur une partie de l'Afrique du Nord, a payé et paie encore du plus pur de son sang pour accomplir la tâche que la mystérieuse Providence assigne aux races supérieures, celle de civiliser autour et quelquefois loin d'elles.

Toute domination en pays turc ou arabe est une compression ininterrompue, exigeant un déploiement continu de forces. Après 1830, la France devait en faire la dure expérience et ne pas tarder à voir qu'il est aussi difficile de pénétrer par les armes que par les idées dans ce monde décrépit avant l'âge. Aujourd'hui encore, après plus d'un demi-siècle d'occupation, nous n'avons pas conquis l'Algérie; les populations arabes, quoi qu'en disent les optimistes qui veulent s'endormir sur l'oreiller trompeur de la tranquillité, nous sont hostiles. La France a violenté l'Algérie, rien de plus, et il faudra de longues années pour que l'ère des insurrections soit close à jamais. Le nomade, le nomade surtout, est irréconciliable; l'Arabe nous hait non seulement comme conquérants, non seulement parce qu'il voit que la civilisation européenne aura raison de lui peu à peu, mais encore parce que, croyant sincère, il méprise profondément notre scepticisme.

Qui s'empare d'un pays musulman s'affaiblit. Les Anglais, race éminemment pratique, s'en sont aperçus au Soudan qu'ils ont évacué sans s'attarder à faire des expérimentations hasardeuses comme certain peuple de rêveurs, habitant les bords de la Seine, affolé de doctrines humanitaires. Toujours téméraire, la France, cherchant des consolations pour les provinces qui lui ont été arrachées en 1870, trouvant que l'Algérie avait besoin d'un complément, a entrepris en 1881, sans avoir terminé dans ce dernier pays sa tâche civilisatrice, de régénérer la Tunisie, pays qui s'ébaignait dans la pourriture et qu'elle ne voulait pas laisser à d'autres. Tâche sur tâche. L'avenir nous apprendra si le moment était bien choisi et si l'effort n'est pas au-dessus des forces de la patrie française.

Le maréchal Bugeaud disait un jour: "Soyons justes et cléments envers les indigènes, mais n'oublions jamais qu'ils ne connaissent que la force." Les philanthropes et les politiciens d'aujourd'hui l'oublent trop. Sans connaître l'Algérie et les peuples qui l'habitent, sans s'enquérir des vrais besoins de ceux-ci, sans voir que les cerveaux arabes sont façonnés autrement que les nôtres, ils ergoient à perte de vue, parlent colonisation et assimilation, ne voyant guère que quelques milliers d'électeurs à ajouter à ceux de la métropole. Et pour le reste ils prétendent qu'on obtiendra tout des Arabes par la douceur, la persuasion et la reconnaissance de leurs prétendus droits civiques.

La suite de ces récits montrera ce qu'est l'Arabe réellement. Pour lui le mot clémence est synonyme de faiblesse; c'est un faveur que l'on aura la plus grande peine à apprivoiser.

L'assimilation à la race française des peuples habitant l'Algérie est une œuvre de longue haleine. Sans doute, les Français ont de remarquables qualités assimilatrices, mais ils n'ont pas de patience, ils ne savent pas attendre, et manquent parfois de l'intelligence des transitions. C'est à peine si aujourd'hui la conquête de l'Algérie, la conquête morale bien entendu, est commencée. On ne veut pas voir que deux peuples dont les civilisations ne sont ni égales ni contemporaines ont la plus grande peine à se rapprocher; on ne veut pas convenir de la puissance sur les Arabes des idées religieuses, hostiles à notre scepticisme frelaté. De longtemps l'Arabe ne se hissera pas jusqu'à nous; nous parlons du vrai Arabe, et non de ces Arabes abrutis qui nous ont pris tous nos vices sans prendre aucune de nos qualités, et qui se croient naïvement européanisés après avoir pris l'habitude de l'absinthe.

Et colonisons à force. Pour que l'indigène, qui se voit peu à peu enserré dans le filet de la colonisation, se résigne tout à fait et cesse de se révolter à tout moment, il faut qu'il soit submergé par le flot des colons. Alors il perdra peut-être l'espérance, car, dit-il aujourd'hui, le joug des chrétiens a été imposé aux croyants comme un châtement, et Dieu y mettra fin s'il le veut.

Alors enfin, les marabouts, prédicateurs de guerre sainte, cesseront d'être écoutés et prétendront vainement que c'est Dieu qui les envoie. Le temps des Mouley-Sâa, ou maîtres de l'heure, disparaîtra pour ne plus revenir, et nous serons définitivement les maîtres de l'Algérie et de la Tunisie.

LE
REDEMPTEUR

sa préexistence, son avènement, ses enseignements, ses institutions, ses souffrances et ses gloires

D'APRÈS

LES LIVRES SACRÉS

DE

L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT

PAR

Le Père Henri Saintrain

1 fort vol. in-8°..... Prix : \$1.50

DE LA CRÈCHE

AU

CALVAIRE

MÉDITATIONS

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

D'APRÈS

ST BONAVENTURE ET ST IGNACE

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION

PAR

Mgr d'HULST

1 vol. in-12..... Prix : 75 cts

LE

ROMAN D'UN JESUITE

PAR

G. de Beugny d'Hagerue

1 vol. in-12..... Prix : 75 cts

SOUVENIRS

DE

CINQUANTE ANS

PAR

LE Vte WALSH

2 vol. in-12..... Prix : \$1.00

LA

FRANCE JULVE

PAR

Edouard Drumont

2 vol. in-12..... Prix : \$1.75

FEUILLETON DU PROPAGATEUR

LE DOGME

DE

L'INFAILLIBILITE

Par MGR DE SÉGUR

1 vol in-18 Prix : 30 cts

TROISIEME PARTIE

LES OBJECTIONS CONTRE LA DÉFINITION

VII

QUELS ONT ÉTÉ LES VRAIS AGITATEURS

(Suite)

“ Mais, dit-on, ils étaient d'avance décidés à se soumettre, et, de fait, ils se sont soumis. — Soit ; mais le mal qu'ils ont fait n'en subsiste pas moins. Tous ceux qu'ils ont entraînés et séduits par leurs journaux, par leurs brochures, par leur influence, tous ceux-là se sont-ils soumis comme eux ? Et lors même qu'ils seraient soumis, n'ont-ils pas pendant des mois entiers déblatérisé contre le saint concile, déblatérisé contre le souverain Pontife, blasphémé contre la foi, contre la vérité ? Tous ces blasphèmes, les comptez-vous pour peu de chose ? Et, au fond, qui en était responsable ?

Lors de la désastreuse campagne de 1812, Napoléon Ier souleva et entraîna la France entière sur ses pas : une fois Moscou brûlée, une fois la partie perdue, il s'empressa de monter dans une chaise de poste et revint à Paris, humilié sans doute, mécontent, mais sans avoir autrement souffert. Quant à ses malheureux soldats, il les laissa en proie à l'ennemi et aux rigueurs du climat. Ils étaient partis cinq cent mille ; vingt-cinq mille à peine purent regagner le sol de la patrie, et DIEU sait en quel état. Je le demande : qui était responsable de cet immense désastre ?

VIII

S'IL EST VRAI QUE POUR ARRIVER A LA DÉFINITION, LA COUR DE ROME AIT EMPLOYÉ DES MOYENS RÉVOLUTIONNAIRES.

Ils ont osé le dire. Oubliant tout respect, plusieurs évêques du parti de l'opposition se plaignaient amèrement de ce que le Pape, passant par-dessus leurs têtes, encourageait directement les prêtres et les fidèles de leurs diocèses à confesser publiquement la doctrine de l'infaillibilité. “ Qu'est-ce, disaient-ils, que tous ces brefs adressés à nos prêtres, quelquefois à deux ou trois pauvres petits desservants, à des journalistes, à de simples laïques ? Qu'est-ce que toutes ces félicitations qui pleuvaient de Rome, dans le but évident d'encourager la rébellion ? Ne sont-ce point là, osait-on ajouter, des moyens révolutionnaires ? N'est-ce pas le renversement de la hiérarchie ? ”

Non, ce n'étaient pas là des moyens révolutionnaires ; non, ce n'était pas le renversement de la sainte hiérarchie : c'était au contraire l'exercice très légitime et très hiérarchique du plus évident de tous les droits.

Pie IX n'a pas encouragé la rébellion (indigne calomnie !). Des prêtres, des laïques lui ont exprimé leur dévouement inaltérable et leur ferme croyance à la suprême et infaillible autorité du Saint-Siège ; il les a félicités, il les a bénis. En avait-il le droit, oui ou non ? N'était-ce même pas son devoir de souverain Pasteur ? Encourager les enfants de l'Eglise à la fermeté dans l'obéissance catholique, à la fidélité dans le dévouement catholique, à la confession courageuse de la vérité catholique, est-ce là, je le demande, encourager la rébellion ?

“ Mais, dira-t-on peut-être, dans les diocèses où l'évêque n'était pas partisan de l'infaillibilité ? ” Eh, c'est précisément dans ces diocèses-là que l'intervention directe du pasteur et du docteur suprême était plus opportune ! Les évêques de ces diocèses se trompaient, le fait ne l'a que trop prouvé. Il est maintenant de foi

qu'ils se trompaient. Le Pape le savait, et en conséquence il a rempli un impérieux devoir de sa charge en défendant la foi des prêtres et des fidèles contre la funeste influence de tel et tel Evêque qui (de bonne foi, tant qu'on voudra) se posait en adversaire de la vérité.

Le Pape doit confirmer dans la pureté de la foi, non seulement les évêques, mais encore les prêtres et les fidèles ; et cela, envers et contre tous, même contre leur évêque, du moment que cet évêque a le malheur de s'en écarter. C'est là un droit, un devoir incontestable du chef de l'Eglise. Les prêtres et les fidèles sont, en effet, les ouailles du Pape directement et immédiatement : ceci vient d'être défini comme article de foi révélée, par le troisième chapitre du décret conciliaire du 18 juillet. Le Pape a une juridiction souveraine, ordinaire, immédiate, épiscopale, sur tous les chrétiens de tous les diocèses, dans le monde entier. Il est l'évêque auquel chaque enfant de l'Eglise doit obéir *avant tout*. Il est l'autorité souveraine, à laquelle l'autorité de l'évêque est essentiellement subordonnée. Et fait de doctrine, le laïque est soumis de droit divin à un enseignement qui est à la fois triple et un : d'abord, à l'enseignement infaillible du chef de l'Eglise universelle, gardien et défenseur de la foi de tous ; puis, à l'enseignement de son évêque, dont la première règle est d'être absolument conforme et par conséquent absolument subordonné à l'enseignement du Pape ; enfin, à l'enseignement de son curé, à l'enseignement des simples prêtres dont la première règle est d'être absolument soumis à l'enseignement de l'évêque et du Pape. Telle est la loi, telle est la hiérarchie dans l'Eglise.

Qu'on ne vienne donc plus élever contre le noble et grand Pie IX des accusations aussi injustes qu'odieuses ! Il n'a mérité que nos bénédictions, que notre reconnaissance. Est-ce de sa faute si certains prélats égarés se sont opposés à la libre expansion de la vérité, ont menacé de faire perdre à leurs diocèses la pureté de la foi, et voulu empêcher les prêtres et les fidèles d'acclamer les divines prérogatives du Saint-Siège ? Ce qu'a fait Pie IX pour conjurer ce péril, il a pu, il a dû le faire. Ce n'était pas lui qui méconnaissait les droits de la sainte hiérarchie.

Au milieu des temps périlleux que nous traversons ici-bas, l'infaillible vérité, ne l'oublions jamais, n'a qu'un phare, et ce phare est à Rome ; il est là où est le Pape. “ Le clergé et les fidèles, dit la *Civiltà cattolica*, ne doivent suivre leurs supérieurs qu'autant que ceux-ci sont d'accord avec le docteur de l'Eglise universelle ; sinon, non. Peut-on ignorer l'obligation étroite qui, selon le témoignage de saint Irénée, incombe à tous les fidèles, “ *qui sunt undique fideles*, ” de se mettre en harmonie avec l'Eglise romaine, c'est-à-dire avec son chef, à cause de sa préminente principauté, “ *ob potiorum principalem* ” ? Donc, les brefs et les paroles encourageantes du souverain Pontife n'ont pas introduit l'anarchie, mais ont confirmé l'ordre. ”

De grâce, prenons garde à une tendance quelque peu française qui, sous prétexte de respect plus humble envers l'autorité ecclésiastique, voudrait que l'on obéît toujours à son évêque, avant tout et quand même. Si ce principe est excellent et profondément catholique lorsque l'évêque est toujours d'accord avec le chef de l'Eglise, il cesse de l'être du moment qu'il est devenu évident que l'évêque est en désaccord avec l'évêque des évêques. Dans ce cas douloureux et, DIEU merci, toujours très exceptionnel, c'est évidemment au Pape, à l'autorité ecclésiastique infaillible et suprême, qu'il faut s'attacher *avant tout*. L'épiscopatisme est une erreur, tout comme le presbytérianisme et le laïcisme.

IX

S'IL EST VRAI QU'IL ÉTAIT SOUVERAINEMENT INOCCASIONNEL DE DÉFINIR L'INFAILLIBILITE DU PAPE.

D'abord et avant tout, la question est tranchée : l'Eglise a défini l'infaillibilité de son chef ; infaillible dans la question de doctrine, elle l'est aussi dans la question d'opportunité. Ceci appartient à l'enseignement catholique. Ce qu'elle a fait, elle l'a donc bien fait, et pour le fond et pour la forme ; et par cela seul que la définition a été rendue, elle était opportune, sanctifiante, utile au vrai bien des âmes.

En outre, bien avant le décret du 18 juillet, la question était tranchée déjà pour ainsi dire : qu'était-ce, en effet, je vous prie, que cette demande officielle de *plus de cinq cents Pères* du concile, adressée au souverain Pontife et accueillie favorablement, sinon la réponse affirmative à ce doute : “ Est-il *opportun* de poser cette question devant le concile ? ” Pour une question de simple opportunité, un acte de ce genre n'était-il pas une véritable solution ?

Que, dans l'origine, au moment où le concile a été convoqué, il eût été préférable de ne pas soulever cette question, sur laquelle tout le monde *paraissait d'accord*, il était parfaitement permis de le penser et de le dire. Tel semblait être même le sentiment du Saint-Père, qui ne voulait pas qu'on s'occupât au concile de son infaillibilité ; et de fait, dans les projets de décrets soumis au concile, il n'y en avait aucun qui parlât de l'infaillibilité pontificale.

Mais depuis, la Providence le permettant ainsi, les attaques *inoportunes* du prévôt Döllinger et de Mgr Maret d'abord, puis et surtout de Mgr Dupanloup et du P. Gratry, ont rendu nécessaire une décision dogmatique ; chacun sait la parole si heureuse du docteur évêque d'Angoulême : “ *Quod inopportunitum dixerunt, necessarium fecerunt* ; ce qu'ils disaient inopportun, ils l'ont rendu nécessaire. ” Puisque le bon DIEU l'a permis, il faut l'en bénir. Qu'est-ce, en effet, que cette définition, sinon une nouvelle lumière ajoutée à toutes celles qui composent déjà le trésor de la foi et du salut ?

Dans sa lettre du mois de mai 1870, Mgr l'archevêque de Cambrai résolvait d'avance devant ses prêtres cette même question d'opportunité. “ La définition de l'infaillibilité du Pape, disait-il, est-elle opportune ? — Le concile en jugera, Messieurs, et il est certain qu'il ne pourra pas plus se tromper sur cette question d'opportunité que sur la question de doctrine elle-même. ”

“ En parlant de ceux qui ont exprimé à cet égard de trop inquiètes préoccupations, le Saint-Père disait tout récemment : “ S'ils croyaient bien fermement, comme tous les autres catholiques, que le synode œcuménique est dirigé par l'Esprit-Saint et que c'est uniquement sous son inspiration qu'il propose et définit ce qu'il faut croire, jamais ils ne se seraient imaginés qu'il puisse définir des choses qui ne seraient pas révélées ou qui pourraient être préjudiciables à l'Eglise. ”

“ Pour établir l'opportunité, nous dirions presque la nécessité, d'une définition qui mette désormais au-dessus de toute contestation et hors de toute controverse la suprême autorité du Pape, il suffira d'indiquer les considérations suivantes : elles nous semblent décisives. ”

“ Tout le monde sait avec quelle profonde astuce et quelle obstination le *jansénisme* a décliné l'autorité des bulles pontificales qui l'ont condamné ; or, c'est en vertu et par l'application exagérée, nous en convenons, des doctrines gallicanes, qu'il a soutenu si longtemps et que ses derniers restes soutiennent encore cette lutte hérétique. ”

“ La constitution civile du clergé, qui a mis en si grand péril l'Eglise de France à la fin du dernier siècle, avait ces mêmes doctrines pour principe et pour base. ”

“ Ainsi en a-t-il été du schisme dit de la *petite Eglise* qui a suivi le Concordat de 1801, et qui n'est pas encore complètement éteint. ”

“ La prudence ne commande-t-elle pas de prévenir, autant que possible, le retour de pareilles calamités, en supprimant la cause qui les a produites ? ”

“ Aujourd'hui nous avons devant nous, en France, le *vieux gallicanisme parlementaire*, qui survit à toutes nos révolutions : il conserve des adeptes ardents dont l'influence s'est montrée plus d'une fois et pourrait facilement encore redevenir dangereuse pour la liberté de nos consciences et de notre ministère. La déclaration de 1682 est son évangile. Il tient le Pape dans un état de suspicion perpétuelle, et ne trouve jamais que son autorité sur l'Eglise soit suffisamment réduite. ”

“ Nous avons, dans un genre tout différent, ce qu'on est convenu d'appeler le *catholicisme libéral*. Il travaille à faire sortir l'Eglise de ses voies traditionnelles et séculaires, pour la faire entrer dans celles où s'est engagée la société moderne, et dont DIEU seul connaît l'issue. Il la

presse de perfectionner la forme du gouvernement qu'elle tient de JÉSUS-CHRIST lui-même, en y adaptant les mobiles et passagères institutions des gouvernements humains. Ces utopies, bien qu'elles partent d'un généreux principe, seraient éminemment dangereuses dans leur application. Il faut contenir et régulariser ces tendances d'un dévouement qui s'égare. ”

Enfin Mgr de Cambrai ajoute qu'il ne faut pas seulement s'occuper du passé et du présent, mais aussi de l'avenir, et il voit, dans la marche providentielle des événements qui ont forcé le concile de proclamer l'infaillibilité pontificale, l'exaltation du principe d'autorité religieuse qui, au milieu des révolutions et des tempêtes, sera le phare du salut pour toutes les âmes de bonne volonté.

Donc, au témoignage de Mgr de Cambrai et des nombreux évêques qui ont adhéré à sa lettre pastorale, la définition a été très opportune, très providentielle et très nécessaire.

Si elle n'eût point paru telle au souverain Pontife et à l'épiscopat, croyez-vous que l'on eût affronté de gaieté de cœur les périls très-sérieux dont on osait menacer le Saint-Siège ? le péril, entre autres, de voir Rome abandonnée aux fureurs des garibaldiens, et de voir ainsi enlevé à l'Eglise catholique ce dernier débris du pouvoir temporel, qui seul peut assurer aujourd'hui l'indépendance de son chef et la liberté de l'Eglise ? Pensez-vous qu'on n'eût point tenu compte de l'opposition sérieuse, passionnée, persévérante de plus de cent évêques ? Si l'Eglise a passé outre, c'est qu'il était nécessaire de parler, de décréter la foi.

Et puis, de cette lutte ont jailli des lumières, sinistres et douloureuses sans doute, mais salutaires. Il s'est révélé, dans le sein de l'épiscopat un ferment de discorde et de division, dont on soupçonnait à peine l'existence ; et comme l'unité est, avec la vérité, le principe de vie, de force et de sainteté dans l'Eglise, le Saint-Esprit a dû conjurer le mal en fortifiant l'autorité du chef de l'Eglise par une définition dogmatique.

Aussi, peu de jours après la définition, le pieux et éloquent évêque de Carcassonne, Mgr de la Bouillerie, disait à son clergé et à son peuple accouru pour le recevoir : “ DIEU a permis les luttes ; il a permis les mauvais vouloirs ; il a permis les moyens indignes ; il a permis que les anges de lumière fussent transformés en anges de ténèbres ; mais il n'a point permis, il ne permettra jamais que les portes de l'enfer prévalent contre l'Eglise et contre la pierre fondamentale. La pierre demeure immuable, et l'édifice reste debout. En affirmant pour jamais l'autorité du Siège apostolique, nous avons sauvé l'Eglise. Désormais plus de discussions, plus de discordes, plus de divergence de sentiments sur des questions qui, depuis tant de siècles, divisaient les âmes catholiques. ”

Ni le Pape, ni les évêques, ni personne ne croyaient le concile aussi nécessaire. On sait à quoi s'en tenir désormais sur certaines protestations d'amour et de dévouement. On comprend aujourd'hui où sont les vrais amis, qui sont les adversaires ; où sont les vrais hommes d'Eglise, les vrais évêques les vrais défenseurs du Saint-Siège et de la sainte doctrine. La découverte est cruelle, amère ; mais elle est du plus haut prix.

Rome, en même temps qu'elle sonde les profondeurs de la plaie, en prépare déjà le remède ; et l'on comprend que le Pape, proclamé docteur infaillible, va remplir, avec une autorité incontestée, de nouveaux devoirs, relatifs non seulement à l'enseignement du peuple fidèle, mais encore à celui des jeunes générations sacerdotales, à la formation et à la surveillance du clergé, au choix des dignitaires ecclésiastiques : travail immense, que les oppositions gallicanes et libérales ont rendu plus actuel, plus opportun, plus urgent que jamais. Observons, en terminant, que, dans tous les temps, l'argument préalable des partisans des fausses doctrines a été l'*inoportunité*. C'était leur bouclier à tous. En général, ils ont cherché des prétextes pour retarder les définitions de foi. Ils sont loups ; ils craignent d'être reconnus et chassés du bercail.

La plupart se vantaient de ne combattre que pour la piété, de n'avoir en vue que le bien et la défense de l'Eglise. C'est le portrait qu'en traçait déjà saint Basile, et il disait aux évêques de l'Orient : “ Pour

éclaircir et fixer les points en litige, *allons au Pontife romain.*

D'autres novateurs, plus habiles, prétendaient que les questions agitées n'appartenaient pas à la foi. Ce fut la ruse des pélagiens, que saint Augustin se chargea de démasquer.

Il y en a aussi qui ont cherché à éloigner les définitions en disant que l'Eglise ne devait pas s'embarasser dans les questions subtiles et inextricables, où les passions semblent avoir plus de part que la vérité. Les ariens avaient trouvé cela.

Une quatrième espèce s'est employée à empêcher la promulgation des définitions: " Ces décrets, disaient-ils, vont répandre le trouble parmi les peuples; ils vont faire plus de mal que de bien, ébranler la foi, etc. " Les eutychiens suivirent cette politique, après le concile de Chalcedoine.

Et les monothélites! Sergius, patriarche de Constantinople, n'écrivait-il pas au Pape pour l'empêcher de porter une définition? Il alléguait la subtilité de la question et la nécessité du silence pour conserver la paix: chacun sait comment le pauvre Honorius s'y laissa prendre.

Dans ces derniers siècles, le ressort qu'on a fait jouer plus volontiers pour intimider le Saint-Siège, c'a été la menace des orages politiques, des colères royales et des schismes nationaux.

Non, ce ne sont point les définitions de l'Eglise qui troublent l'Eglise et le monde: ce sont les erreurs, ce sont les hérésies, c'est l'orgueil, c'est l'entêtement, ce sont les passions mauvaises.

Aujourd'hui comme toujours, c'est là, croyez-le bien, c'est là uniquement ce qui était et ce qui est " inopportun " La définition de l'infailibilité fera du bien à tout le monde, mais surtout à ceux qui n'en voulaient pas.

X

SI LA DÉFINITION DE L'INFAILLIBILITÉ PONTIFICALE EST CAPABLE D'ÉLOIGNER LES PROTESTANTS, LES SCHISMATIQUES ET LES LIBRES-PENSEURS.

Tout au contraire, elle aplanira le chemin du retour à ceux d'entre eux qui aiment la vérité. La vérité catholique ne peut faire que du bien; si elle blesse parfois, c'est toujours pour guérir.

Mais lors même que la manifestation d'une vérité révélée devrait irriter les hérétiques et les hommes du dehors, faudrait-il la supprimer lorsqu'elle est devenue nécessaire au bien et à l'union des enfants de l'Eglise? Pour éviter un mal accidentel, on tomberait dans un mal essentiel, dans un mal bien plus grave et que les pasteurs doivent empêcher à tout prix. Avant de se préoccuper des intérêts du dehors, l'Eglise ne doit-elle pas se préoccuper des intérêts de ses enfants? Et la conservation de la foi parmi les chrétiens n'est-elle pas évidemment le premier devoir de la charge pastorale?

Au concile du Vatican, le Pape et les évêques ont jugé nécessaire au bien de l'Eglise de déterminer d'une manière plus précise le dogme de l'infailibilité; ce jugement leur a été dicté par l'Esprit-Saint, comme tous les jugements solennels des conciles œcuméniques. Gardons-nous de l'oublier: dans ses décrets, l'Eglise ne peut pas plus blesser la charité que la vérité.

Mais la crainte d'éloigner de la foi les dissidents et les libres-penseurs est tout aussi chimérique que la crainte de l'inopportunité pour les catholiques. La vérité est d'autant plus forte qu'elle est plus entière, plus nette, plus simple. Tout certain qu'il était, le dogme de l'infailibilité de l'Eglise n'était pas encore précisé, et par ce côté vague, il pouvait ne pas satisfaire entièrement les esprits qui aiment à aller au fond des choses. Maintenant que cette infailibilité est dégagée de toute ombre, elle brille aux regards de l'esprit, comme le soleil lorsque l'atmosphère est dégagée de tout brouillard. Nous l'avons dit, et nous ne saurions trop insister sur ce caractère très simple et très bienfaisant de la définition: l'infailibilité du Pape, c'est l'infailibilité de l'Eglise, mieux précisée, et personnifiée dans le ciel de l'Eglise.

L'infailibilité du chef de l'Eglise n'est pas plus un obstacle à la conversion des rationalistes et des libres-penseurs, que l'infailibilité de l'Eglise elle-même. Ce qui arrête les pauvres esprits-forts, c'est leur ignorance religieuse, leur orgueil et leurs passions. Au point de vue dogmati-

que, ce qui les arrêterait serait plutôt le dogme de la divinité de Notre-Seigneur et celui de la réalité de l'ordre surnaturel. S'ils ne croient pas à l'infailibilité de l'Eglise, c'est qu'ils ne regardent pas l'Eglise comme divine: pour eux, comme pour nous, Eglise divine et Eglise infailible c'est tout un. Et ils admettraient tout aussi facilement l'infailibilité du chef de l'Eglise, s'ils voyaient en lui le chef suprême d'une Eglise divine.

Je crois même qu'en vertu de la puissance de la logique, le dogme de l'infailibilité du Pape doit faciliter plutôt qu'empêcher le retour à la foi, en ce qui touche le travail de l'esprit, le travail de la conviction. " Une position nette et tranchée, disait naguère un témoin non suspect, le journal *le Siècle*, une position nette et tranchée vaut mieux qu'un état de choses embrouillé, où tout se confond. Est-ce que par hasard l'infailibilité du Pape n'existe pas de fait?... Ne vaut-il pas mieux que ce qui existe de fait soit sanctionné par le droit? "

Quant aux schismatiques, ce qui les tient éloignés de l'Eglise catholique, ce n'est pas l'infailibilité du Pape, c'est sa primauté, laquelle a toujours été un article de foi. " L'Eglise romaine, disait le premier concile œcuménique tenu à Nicée, au sortir des persécutions, l'Eglise romaine a toujours possédé la primauté; *Ecclesia Romana semper tenuit primatum.* " Obvinez des schismatiques la profession de la primauté spirituelle du Pontife romain, et leurs esprits logiques admettront d'emblée son infailibilité. " Nous ne pouvons admettre, écrivait naguère le patriarche schismatique de Constantinople, qu'il y ait eu une différence entre les apôtres, puisqu'ils furent également illuminés du Saint-Esprit, ni qu'aucun d'eux ait été établi de Dieu même pour être le premier de tous; l'institution de la primauté du Pape est le fruit des conciles. "

Ce qui retient ces évêques orientaux dans le schisme, ce n'est donc pas une définition un peu plus ou moins accentuée de la souveraineté spirituelle du Pape; c'est l'amour de l'indépendance; c'est l'orgueilleuse habitude inaugurée par Photius, de n'obéir à aucun supérieur ecclésiastique et d'occuper le premier rang. La définition de l'infailibilité pontificale n'arrêtera pas les protestants de bonne foi. Eux aussi comprennent aisément que si l'Eglise catholique est divine et si elle a reçu du Sauveur la forme monarchique, la monarchie pontificale doit être infailible en matière d'enseignement. L'erreur protestante consiste à voir dans l'Eglise une *démocratie*; comme l'erreur schismatique, à y voir seulement un gouvernement *aristocratique*.

Un journal anglican affirmait dernièrement que " le dogme de l'infailibilité papale faciliterait les conversions, au lieu de les empêcher. " Le gallicanisme était un système bâtard, étayé sur des subtilités, et en opposition non seulement avec la vérité, mais de plus avec l'esprit catholique, qui est large, grand, simple. Aussi est-il d'expérience que les protestants qui se convertissent ne s'y arrêtent pas; ils vont d'un pas franc et loyal jusqu'à la doctrine pure de l'autorité, jusqu'à la foi totale au Pape. Je connais un protestant converti, qui depuis s'est fait prêtre, et qui m'affirmait que s'il avait connu les thèses gallicanes avant son abjuration, il ne se fût certainement pas fait catholique. Erreur pour erreur, ce n'était pas, en effet, la peine de changer.

Donc, la définition de l'infailibilité n'est aucunement capable, comme le craignaient quelques-uns, d'empêcher les dissidents et les rationalistes de revenir à la foi. Elle ne fait, au contraire, qu'ajouter un nouveau fleuron à la splendide couronne catholique, dont la beauté plus complète ravira plus aisément les yeux que n'obscurcissent point les ténèbres de l'ignorance, des préjugés, des vices. Comme celle de l'Immaculée-Conception, cette définition bienheureuse est pour les âmes un incomparable bienfait.

(A continuer.)

ŒUVRES DE DONOSO CORTES 3 vol. in-8°.....Prix: \$3.75

LES JÉSUITES DANS L'AMÉRIQUE DU NORD AU XVII^e SIÈCLE Par Francis Parkman 1 vol. in-12.....Prix: 88 cts

LE MERVEILLEUX ET LA SCIENCE ÉTUDE SUR L'HYPNOTISME PAR ÉLIE MÉRIC 1 vol. in-12.....Prix: 88 cts

C. B. LANCTOT 1664, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

VIN DE MESSE Approuvé par Sa Grandeur Monseigneur de Montréal. SAYS NOIRS, MÉRINOS ET SOUTANES SUR COMMANDE. HUILE D'OLIVE Pour les sanctuaires, HUILE POUR TABLE AUBES PURIFICATOIRES LAV BOS ET LINGERIE POUR EGLISE.

Importation de Calices, Ciboires, Barettes, Ostensoirs, Chandeliers, Lampes, Encensoirs, Bénitiers, Fontaines à Baptême, Chasublerie, Orfèvrerie, Fleurs artificielles, Lustres à cristaux, Candélabres, Encens, Harmoniums, etc. Fabrication de Statues religieuses en plâtre et carton-pierre, Décoration d'église, Vitraux, Chemins de la Croix, Transparents pour intérieur d'église, Peintures religieuses, Broderie, Chasublerie. Spécialité DRAPEAUX, BANNIÈRES, INSIGNES, Etc.

A. BELANGER MARCHAND DE Meubles unis et de gout, Bibliothèques, Garderobes, Chaises d'église, etc. Couchettes en Fer importées d'Angleterre. Matelas, Lits de plume, Oreillers, Sommiers, etc. En GROS et en DETAIL. 1672, rue NOTRE-DAME MONTREAL.

ENTREPOT DE TAPIS A. L. C. MERRILL Importateur de TAPIS VELOURS - BRUXELLES - TAPISSERIE IMPERIAL - FEUTRE MATINGSI PRELARTS ANGLAIS ET LINOLEUMS &c. &c. 1670, RUE NOTRE-DAME (CRAS DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME) MONTREAL.

CASTLE & FILS No 40 RUE BLEURY MONTREAL, QUE. FORT COVINGTON, N. Y. P.O. Box No. 1. Les Vitraux, Tableaux et Personnages sont garantis valoir ceux qui sont importés. Témoignage avec permission de son Eminence le Cardinal E. A. Taschereau.